

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 215. VOL. IX. — SAMEDI 10 AVRIL 1847.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 52 fr. —
Ab. pour l'étranger. — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Portrait de M. le prince Jules de Polignac. — Conciergerie de Paris. — Aérostatique musicale. Portrait de madame Cinti-Danoreau. — Beaux-Arts. Salon de 1847. Troisième article. Vue de la collatelle du Centre, prise du cimetière de Babou-Nous; le pape Sixte-Quint blessant les marais Pontins. — Académie des Sciences. Compte rendu du quatrième trimestre de 1846. — Les fêtes de Pâques à Saint-Petersbourg. Foire aux jouets et aux onfs de Péques au Gostinois-Dvor et sur la perspective d'Alexandre-Nevski; sacre offert par l'empereur de Russie à M. Hérace Vernis; les leçons de Pâques; l'empereur de Russie donnant aux collets le baiser de Pâques; les montignes de glace sur la place de l'Amirauté. — Récit de trop. Nouvelle, par M. D. Fabre d'Olivet. Suite et fin. — Physiologie du jeu de dominos. La galerie; les joueurs furieux; les joueurs romantiques; les joueurs classiques. — Algérie. Cérémonie religieuse en l'honneur des victimes de Sidi-Brahim. Une Gravure. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes. Une Gravure. — Principales publications de la semaine. — Les salles de spectacle de Paris. — Correspondance. — Rébus.*

réserve est maintenant montée à 80. Sur ces 80 millions, il faut en compter 9 en lingots, qui sont à Londres principalement. La masse des billets en circulation est de 249 millions; moyennement, pendant le premier trimestre de l'année, elle était de 236 millions. La place en est donc très peu chargée, car en 1845 le minimum de la circulation a été de 247 mil-

lions; on a vu le maximum, la même année, à 289 millions et en 1846 à 511. Le portefeuille de la Banque contient pour 170 millions d'effets escomptés à Paris, et pour 75 millions d'effets escomptés par les comptoirs. La moyenne du portefeuille de Paris a été de 124 millions en 1845, de 152 en 1846. Les dépôts en compte courant sont de 53 millions; la moyenne

Histoire de la Semaine.

Après avoir interrompus ses travaux pendant les jours saints, pour se conformer à l'usage, a dit M. Sauzet, qui se rappelait mieux sans doute en cette circonstance les traditions de l'ancienne monarchie que les précédents parlementaires, la Chambre, rentrée en séance lundi dernier, a reçu de M. le ministre de l'intérieur communication d'un projet de loi demandant l'allocation complémentaire d'un million de fonds secrets. Nos députés, c'est une justice à leur rendre, vont les millions sans y trop regarder; mais il y a là en même temps une question de confiance, et l'opposition voudra que la politique ministérielle soit discutée à cette occasion. Le cabinet aura donc un inévitable débat à soutenir.

La proposition de M. de Rémusat, qui doit en amener un semblable, a été admise à la lecture par les bureaux. Le ministère avait d'avance, par l'organe incontenté un peu aigre du *Journal des Débats*, annoncé qu'il ne s'opposerait pas à cette lecture. On était trop peu sûr du noyau de conservateurs progressistes pour tenter d'étouffer la proposition entre deux portes, et l'on s'est résigné à subir un débat public, ne pouvant l'empêcher.

La proposition de M. Chapuy-Montlaville, qui est jugée évidemment peu sérieuse par la majorité de la Chambre, a néanmoins été prise en considération pour être renvoyée comme renseignement à la commission chargée de faire un rapport sur celle de MM. Glais-Bizou et Emile de Girardin.

— La chambre des pairs, usant de son droit d'initiative, vota, il y a plusieurs années, un projet de loi destiné à réprimer l'abus que le gouvernement fait de la décoration de la Légion d'honneur. Le refus de la sanction royale laissa sans effet cette salutaire mesure. Depuis lors cet abus est toujours allé croissant. La chambre des députés a rappelé aux ministres, dans la dernière session, la nécessité de mettre un terme à ces prodigalités. Le ministère n'a eu aucun égard à cette recommandation. Le nombre des membres de l'ordre, qui était, au 21 novembre 1845, de 50,227, s'élevait, au 11 novembre 1846, à 50,789. Si l'on tient compte des décès, on trouve que les nominations et les promotions qui ont eu lieu, dans cet espace de temps, montent au chiffre de 2,272. Ces largesses ont tellement excédé les limites ordinaires, que, pour y suffire, ou, comme dit M. le ministre des finances, pour aligner les services, on demande, en dehors du cadre du budget, un crédit spécial de 33,676 francs pour achats de décorations. La commission propose l'allocation de ce crédit, tout en blâmant le ministère et en demandant la publication du tableau de toutes les nominations depuis 1812.

BANQUE DE FRANCE. — Le *Monteur* a donné l'exposé trimestriel de la situation de la Banque de France. Il y a eu, comme cela arrive chaque année à pareille époque, quelque augmentation du numéraire en caisse. Moyennement, depuis le 1^{er} janvier, la Banque n'en avait eu que 67 millions; la



M. le prince Jules de Polignac.

du trimestre avait été de 60. Sur le compte courant du Trésor la réduction a été de 40 millions à 24, par suite du paiement du semestre des rentes.

MISSION FRANÇAISE EN CHINE. — La corvette la *Bayonnaise* doit mettre à la voile le 13, de Cherbourg, pour se rendre directement en Chine. La nouvelle mission française s'embarquera à bord de ce bâtiment et sera établie pour la première fois à Canton, qui devient le point central de toutes

nos relations avec la Chine, le Japon et les mers des Indes. M. Forth-Rouen, envoyé du roi, chef de cette légation, est accompagné de M. le comte Alfred de Noailles, de M. Henri Duchesne en qualité d'attachés, et de M. Kleczkowski, interprète pour la langue chinoise. M. de Montigny, agent consulaire à Shang-hai, dans le nord de la Chine, doit s'embarquer prochainement sur un bâtiment du Havre.

ALGÉRIE. — Les nouvelles reçues de Bougie et rapportées

prés plusieurs semaines d'attente il ne voyait rien venir, le tonneur se décida à adresser à son Mécène ce fragment d'apologue en forme de réclamation : « Apprenez que tout chanteur vit au dépend de celui qui l'écoute. » Mais jusqu'à présent le ministre a fait la sourde oreille, quoiqu'il passe pour avoir payé fort cher beaucoup d'autres voix.

L'Académie française est fort en peine pour se mettre au grand complet, et la nomination du successeur de M. Guiraud semble ajournée indéfiniment. Comme toujours, les candidats ne manquent pas, ce sont les votants qui font défaut aux candidats. Le scrutin allait se partager entre M. Ampère et M. Vatout, lorsque les partisans de ce dernier ont fait appel à un certain décret de l'an XI qui interdit aux académiciens d'admettre parmi eux plus de douze membres faisant partie des autres classes de l'Institut : c'était invoquer du même coup la question préalable contre M. Ampère, qui serait le treizième. Nous ne voyons pour l'Académie qu'un moyen de mettre tout le monde d'accord, c'est de nommer Beranger. C'est seulement en présence d'une pareille candidature qu'il serait permis d'espérer le désistement de M. Vatout, qui se présente comme chansonnier.

Sans autre transition nous arrivons au théâtre. C'est un grand travailleur qui ne connaît pas de relâche, et l'on ne peut pas dire cette fois qu'il a pris ses vacances de Pâques. Chaque jour de la semaine a eu sa nouveauté dramatique, et nouveauté n'est peut-être pas le mot propre, exemple : *le Paquetot* de M. Méry. Sur ce paquetot le spirituel improvisateur a embarqué tout un équipage de vieilles recrues, c'est un personnel qui nous est connu depuis Georges Dandin. Un tuteur Géronte ou Bartholo, sa pupille Rosine, les amants Valère et Danis, la soubrette Marfon, voient de compagnie vers Naples. Voici le résumé de cette histoire amoureuse et poétique en deux lignes de vie prose : Saint-Marcel aime la jeune Adèle ; un M. Lorrain, tuteur de la belle et son fiancé, fort empressé de la soustraire aux poursuites du jeune homme, s'est embarqué à Marseille : c'est un trésor d'innocence et de beauté qu'il emporte en Italie. Mais, pendant que la jalouse courtait la poste, l'amour avait pris les devants et s'était assuré un domicile méditerranéen sur ce même paquetot. Voyez-vous la surprise du Géronte retrouvant l'amant dans sa cabine et contraint de naviguer dans sa société ? Alors commence ce duel éternel de la vieillesse et de la jeunesse ; mais le Géronte oppose une faible résistance, il a affaire à trop d'ennemis, l'amant, un ami et la soubrette. Que voulez-vous qu'il fit contre trois ? Tel est le sujet nautique ramé par le *Sigriaci* phocéén. Quelle venue ! quelle abondance ! M. Méry secoue des vers comme le pommarier ses fruits. Lui ne s'entend mieux à faire labiller l'hémistiche et résoudre toutes sortes de rimes ; les pièces de M. Méry sont toujours agréables, bien affilées et d'une tournure agaçante, et il ne leur manque absolument qu'une chose pour être comiques, c'est d'être des comédies.

Nous voici au Gymnase et à la cour de *Biberack*, empruntée à une nouvelle de M. Guinot, publiée dans *l'Illustration*, et que M. Paul Vermond était parvenu en droit de reprendre et d'utiliser pour la scène. Un petit grand-coq, abandonné par la fortune, à ce point que ses colères sont vides et que, pour trancher le mot, il n'a pas le son, songe à faire des réformes. Sa science économique ne va pas plus loin, et il n'entend rien à la théorie du crédit. Réformateur original, il va droit au cœur des abus et supprime son conseil des ministres ; ainsi des bureaux, ainsi de l'armée : c'est une destitution universelle. An milieu de cette déconquête, arrive un margrave voisin, le père d'une charmante princesse dont le dot comblerait sans doute le déficit des *Biberack* ; mais que faire ? Point de cour, plus de chambellans ; plus d'argent, plus de suite ; est-ce qui tirera d'affaires le jeune prince ? qui pourrait lui improviser une cour et lui rendre tout ce brillant monde qui l'a abandonné ? Il faudrait à Son Altesse une brassée de grands seigneurs et de grandes dames, et le ciel lui envoie une troupe de comédiens. Si les rôles sont bien remplis, si ces débutants effacent tout de suite leurs chefs d'emploi, on s'en doute. La substitution reçoit tous les suffrages et le prince n'a fait que gagner au change. Affable du costume de premier ministre, le jeune premier tourne la tête à une princesse du sang royal des margraves, et la danseuse, déguisée en grande dame, est distinguée par le vieux prince qui la fera comédienne. Cette cour pour rien est bien nommée : le public a fait à ces comédiens une réception de grands seigneurs, et il a râtifié par ses bravos leur entrée en charges.

La Partie à trois du Vaudeville est la contre-partie de cette scène que jouent, de toute éternité et sur tous les tons possibles, le mari, la femme et l'amant. La comédie a toujours baloué le mari, le drame pleureur sur son sort : voici venir le vaudeville qui le venge et le réhabilite. Un vaudeville qui moralise, c'est déjà quelque chose de neuf. En outre, l'idée est piquante sinon vraisemblable, et l'exécution déguise fort gentiment le paradoxe. L'intrigue se termine à demi-mot. Les vocations sont changées, et il y a trop d'emploi entre l'amant et le mari. L'un s'en va, et c'est l'autre qui recueille. L'amant se donne toutes les peines de l'amoureux, et il en prend toutes les corvées, et c'est le mari qui en reçoit les bénéfices à sa barbe. Il y a une scène de balcon qui ressemble beaucoup à nos scènes d'adieu ; elle pouvait peindre la pièce, et elle l'a sauvée. Il ne s'agit que d'avoir la main légère et de s'arrêter à temps.

Quant au *Docteur en herbe*, du théâtre du Palais-Royal, c'est encore une *Olyssée* borlesque divisée en deux chants, mais le premier n'est guère digue de mémoire. Ce premier chant du nouveau poème macaronique de MM. Duvert et Lausanne est consacré à l'étudiant de première année. C'est ce Jean-Jean du pays latin qui arrive de sa province, les brasses ballants, la bouche entr'ouverte, les cheveux ras, en habit de Jocrisse, et qui se met à parler sur le code, qui mange Troplong et Paillet à toutes les sauces, dont l'école de droit est la patrie et l'Odéon l'unique distraction le dimanche, jusqu'au moment où, sollicité par l'exemple du voisin, les pro-

vocations de la voisine et, quelque diable aussi le poussant (le diable de ses vingt ans), tout étudiant se sent tout pour une nouvelle existence. C'est alors qu'il se livre avec fureur à des lectures révélatrices ; la pratique du roman-feuilleton l'initie aux mystères de la vie future, et la *Physiologie de l'Étudiant* met le sceau à son instruction. La chrysalide passe à l'état de papillon, et les temps de l'Étudiant se font à la fin venus. Quel changement ! Aucune métamorphose, pas même celles d'Ovide, ne saurait en donner l'idée. Ce patard de première année, ce benêt de première inscription et du premier acte, son propre père, le père de l'enfant prodigue, ne saurait le reconnaître. Aux cours de l'école il a substitué ceux de la Chaumière, la polka a détroné Cujas dans ses affections, Duranton et Pardessus ont été sacrifiés au Chatelet-Rouge ; Mabile et Musard, voilà nos classiques ; et comme le costume doit suivre les évolutions du caractère, nous avons jeté aux orties notre détroqué innocent pêle-mêle avec les recoupes de la procédure. Voici donc Isidore rentré sous le toit paternel, et dans quel attire ! Il est barbu comme le Juif errant, il porte un habit-polka, un pantalon coquette, un gilet à la Robespierre, un chapeau tromblon, et une pipe enloutée : l'innocent tourlourou est devenu un crâne, l'étudiant soigné est plus qu'un sourcier. Sa muse est devenue vestimentaire, sa démarche un débouchement, sa danse une désarticulation, sa parole un paillardement atroce ; aussi que de scandale dans Landerneau ! C'est à dire dans Briare, où son père l'attendait pour le marier, suivant l'usage de tous les pères. Que dira mademoiselle Pauline de la Pierremennière, cette âme candide élevée dans la culture des orillais et le culte de la sonate ? Isidore ne manque pas de faire une objection qui a du poids : « A qui bon me marier ? — Eh ! malheureux ! j'ai signé un dédit de cent mille francs. » Heureusement la médecine vient au secours du droit, il se fait un troc d'étudiants autorisé par la demoiselle, et auquel le public a donné son approbation. Le rôle d'Isidore est fait à la taille de Levasseur ; et il a vidé jusqu'au fin fond de sa boîte à malices.

La Porte-Saint-Martin, qui fait souvent maigre avec ses drames, a voulu tâter de la charge et du mot gras. Elle s'est décernée avec un vaudeville pascal. *Monte-Finco* est une folie très-amusante, qui raille gaillardement l'affiche d'un théâtre voisin. C'est une succession de coq-à-l'âne, un enchaînement de calembours, un déluge de drôleries, action, paroles et musique. Les auteurs n'ont voulu que divertir leur monde, et ils ont parfaitement atteint leur but. C'est un succès de bon aloi. On a nommé M. Clairville, lequel a pour collaborateur un homme d'esprit qui a voulu garder l'anonymie.

Les solennités du théâtre nous ont entraîné à bon aujourd'hui, et la matière dramatique ne manque pas de place dans notre *Courrier*, qui nous ne saurions l'étendre davantage, et nous ajournerons le surplus de nos nouvelles. Voyez pourtant ce que nous avons négligé pour des vaudevilles, et jugez de l'étendue de nos regrets. C'est d'abord la Société d'horticulture et ses prix, les triomphes de Duprez en Allemagne ; il nous semble encore que nous n'avons rien dit des embellissements ou entretissements de Paris qui sont à l'ordre du jour ; nous nous sommes également sur mademoiselle Tichel et sur le bruit de sa démission ; mais ce n'est que partie remise, et nous comptons bien, samedi prochain, revenir sur tous ces grands événements, qui, Dieu merci, seront encore des actualités.

Chronique musicale.

Il fut un temps où, pour le monde comme pour l'Église, la quinzaine de Pâques avait réellement quinze jours pleins. Il y a de cela près de soixante ans. En ce temps-là, pendant toute la durée de la dévotion romaine, on faisait rigoureusement trêve aux plaisirs temporels ; les seules joies spirituelles étaient permises. Et la transition entre ces deux états de choses si dissemblables s'opérait d'une manière non hâtée, et même harmonieuse, au moyen de la musique.

Sous Louis XIV, c'était chez les jésuites, dans l'église de leur maison professe de Paris, que se tenaient les solennités musicales les plus courues. Aussi le seigneur de Fresneuse l'appelle l'église de l'Assommoir, ajoutant : « ce ceux qui ne vont point à l'un, s'en consistent en allant à l'autre, où ils le retrouvent à meilleur marché... » Et pendant les fêtes de Pâques, ce n'étaient pas seulement les acteurs de l'Académie royale de musique qui allaient chanter les offices en musique à l'église des jésuites, mais encore les actrices. Laissons parler le même seigneur de Fresneuse : « On va les entendre à un concert marqué. En leur honneur, le prix des places qu'on donnerait à la porte de l'Opéra se donne pour la chaise de l'église. On reconnaît Urgande, Armide, Arcaïone ; on bat des mains (j'en ai vu battre à ténèbres, dans l'église de l'Assommoir, pour le Moreau et la Chère), et ces spectacles remplacent ceux qui cessent durant cette quinzaine. »

Aujourd'hui, les voix et les sourires de ces aimables béguines sont en interdiction dans nos églises ; mais la musique n'y est pas prohibée pour cela. La quinzaine de Pâques, dans le calendrier de nos théâtres lyriques, se réduit maintenant à un jour de change ; mais les églises ont à peu près conservé tous leurs offices au musique comme autrefois. De sorte que la sainte semaine, en définitive, donne lieu, de nos jours, à un déploiement extraordinaire de forces vocales et instrumentales, qui prouve évidemment, si nous jugeons bien, le besoin de musique « qui se fait généralement sentir, » et par conséquent le développement immense que l'art musical a pris et tend continuellement à prendre dans notre pays. On a pu s'en convaincre pour peu qu'on ait visité les saints temples tant qu'il a duré la semaine dernière, et nous avons trop bonne opinion de nos lecteurs pour penser qu'aucun y ait manqué. Toutes les églises de Paris, grandes et petites, étaient encombrées de fidèles auditeurs de la parole et de la

musique sacrée. Leur zèle a eu sa récompense. Partout, ou peu s'en faut, on a exécuté des œuvres musicales très-marquables. Nous en citerons seulement quelques exemples. A la Madeleine, on a chanté un jour les *Lamentations* d'Allegri ; un autre, un *Stabat-pasticio*, composé des plus beaux fragments des *Stabat* de Pergolèse, d'Haydn et de Stanz ; le lendemain, les *Sept paroles de Jésus-Christ sur la croix*, de Haydn ; enfin, la messe solennelle de Cherubini, connue sous le nom de messe du Sacre, parce qu'elle fut écrite pour le sacre de Charles X. A Saint-Roch, les jeudi et vendredi saints, on a exécuté un *Stabat* de M. le comte Theobald Walsch. C'est une œuvre de savante harmonie, à la manière des maîtres des quinzème et seizième siècles, qui prenaient ordinairement pour thème le chant textuel de la liturgie, sur lequel ils brodaient un travail harmonique toujours intéressant et curieux, souvent très-beau. M. le comte Th. Walsch a imité ces grands et vifs modèles avec bonheur, tout en faisant usage du système de tonalité moderne et de ses enchaînements de modulations chromatiques. A la même église, on a chanté aussi les *Sept paroles*, de Haydn, et la messe du Sacre, de Cherubini. A Saint-Louis-d'Antin, le sermon des sept heures d'agonie a été même accompagné des *Sept paroles de Jésus-Christ sur la croix*, et le jour de Pâques a été musicalement fort par une belle messe de Jomelli. Mais, à la tête de ce mouvement musical religieux qu'on remarque de toutes parts, il faut placer l'église Saint-Eustache, qui a le bonheur d'avoir pour curé un ecclésiastique des plus éclairés, artiste dans l'âme, doué d'une imagination intelligente et d'un goût épuré. On est certain d'entendre toujours à Saint-Eustache des ouvrages du plus rare mérite, anciens ou nouveaux. Cette année, M. Dietsch, maître de chapelle de cette église, y a fait exécuter la messe solennelle que Ruggini, de l'école de Bologne, alors maître de chapelle de l'électeur de Mayence, composa pour le couronnement de l'empereur Léopold II, et qui fut exécutée à Francfort en 1790. A dire vrai, cette œuvre renommée ne nous a pas paru briller d'un sentiment religieux bien profond, pas plus qu'aucune des œuvres en général qui ont vu le jour dans le dix-huitième siècle ; mais la valeur purement artistique en est incontestable, surtout dans la forme mélodique toujours élégante et facile. Quelques solos de ténor, fort bien chantés par M. Paulin, de l'Académie royale de musique, ont produit particulièrement un très-honorable effet.

De ce qu'on a chanté à Notre-Dame, à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Saint-Sulpice, à Saint-Etienne-du-Mont, dans d'autres églises encore, nous n'en saurions rendre compte, n'ayant pu, malgré notre immense bonne volonté, assister à toutes les messes en musique à la fois. Mais nous en avons assez entendu et suffisamment rapporté pour mettre nos lecteurs à même d'apprécier la productive activité musicale dont nous avons parlé plus haut. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ce soit seulement dans les temples divins qu'elle s'est manifestée pendant la semaine sainte ; on l'a retrouvée encore aux concerts spirituels.

L'origine de cette sorte de concerts remonte aux premiers années du règne de Louis XV, sous le ministère de M. le Duc. Peut-être est-on redevable de leur institution à l'aimable et belle marquise de Prie. Dans l'excellent livre que MM. Dubochet, Le Chevalier et Comp. viennent de publier sous le titre synthétique de PATRIA, à l'article *Histoire de l'art musical en France*. L'histoire de la fondation de ces concerts est racontée de la manière suivante : « Comme il n'y avait pas de représentation à l'Opéra les jours de fête, un musicien de la chapelle et de la chambre du roi, Philidor (Anne Danican)... conçut le projet de remplacer ces représentations par des concerts spirituels, qu'il obtint le privilège d'établir au château de Fublery, où ils eurent lieu jusqu'en 1791. Le premier concert fut donné le dimanche de la Passion, 18 mars 1723, en présence d'un nombreux auditoire. Il commença à six heures du soir et finit à huit. On y exécuta une suite d'airs de violon de Lande, un caprice du même auteur, son *Contrafort*, un concerto de Corelli, intitulé *la Vuit de Yoël*, et le *Cantate Domino* de Lande. L'assemblée se sépara dans le ravissement de ce qu'elle venait d'entendre. Ces concerts furent bientôt en grande faveur ; ils attirèrent à Paris, dans la quinzaine de Pâques, une foule d'étrangers et les personnes les plus distinguées de la province. Tout artiste de quelque mérite aspirait à s'y faire entendre ; s'il obtenait les applaudissements du public, sa réputation était faite. Ces concerts contribuèrent beaucoup à la propagation du goût de la musique en France. L'Académie royale de musique en acheta le privilège de Philidor. C'est sur le théâtre de l'Opéra qu'ils eurent lieu depuis la révolution jusqu'au moment où fut fondée notre célèbre Société des Concerts du Conservatoire, dont on peut ainsi étudier la généalogie. Les deux concerts spirituels que cette société a donnés, cette année, le vendredi saint et le jour de Pâques, ont été admirables, selon leur habitude. Mozart, Beethoven, Cherubini et Mendelssohn en ont fait les principaux traits.

Nous ne pouvons nous dispenser de mentionner ici un trait caractéristique de notre époque, à propos de la semaine sainte et des concerts spirituels. Tout le monde connaît, au moins de nom, les Spectacles-Concerts du boulevard Bonne-Nouvelle. Jusque en ce lieu, on voudrait ressusciter de notre temps les singuliers amusements dont nos grands-pères se divertissaient si joyeusement dans le siècle dernier aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain, jusqu'en ce lieu, essentiellement profane, le pouvoir de la musique religieuse s'est fait sentir. La sainte, le vendredi saint a été respectivement fêté par un concert spirituel, où l'on a exécuté le *Stabat Mater* de Rossini. Et l'affiche du jour portait en grosses lettres ces mots significatifs, dans lesquels se reflète tout l'esprit de l'époque actuelle : « Le prix d'entrée ne sera pas augmenté. » Or, ce prix d'entrée, chacun le sait, est de 1 fr. par personne. Il n'est pas possible d'être édifié musicalement à meilleur marché.

Quant aux autres concerts qui ont le droit de n'être pas tout à fait aussi spirituels que ceux des jours saints, mais

Donc la plupart n'en offrent pas moins un intérêt véritable, un charme d'un attrait tout-puissant, ces autres concerts n'ont pas discontinué depuis notre dernière chronique. La veille du vendredi-saint, c'était celui de M. Dorus. On y a chaudement applaudi le beau talent de cet artiste, qui, dans cette

seulement constater son succès. Quelques jours auparavant, un autre ténor, Espagnol de naissance, M. Santiago, s'est montré dans l'Amé en peine. Sa voix est jolie; mais elle manque encore d'études. L'Opéra-Gonique continue ses bonnes soirées avec *Ne touchez pas à la reine* et l'Eclair.

demoiselle Levasseur et M. Jourdan. C'est, on le voit, tout un personnel nouveau qui est chargé des rôles de cette pièce.

L'abondance des nouvelles de Paris ne doit pas nous empêcher de recueillir dans cette chronique les nouvelles musicales étrangères, surtout lorsque celles-ci sont de nature à piquer vivement la curiosité de nos lecteurs, comme par exemple celles que nous recevons aujourd'hui de Berlin. Les journaux de cette ville ne tarissent pas d'éloges sur le talent musical et dramatique de Mme Viardot-Garcia. Mais cette fois il s'agit d'un fait inouï dans les fastes des théâtres lyriques, dont il était réservé à la digne sœur de la célèbre Malibran de fournir le premier exemple. On devait ce soir-là jouer *Robert le Diable*. Le rôle d'Alice était celui de madame Viardot-Garcia. Mais la cantatrice chargée du personnage d'Isabelle, mademoiselle Tuzceck, s'étant trouvée subitement indisposée, pour ne pas faire manquer la représentation, madame Viardot-Garcia a rempli les deux rôles dans la même soirée. Tout à tout nous pensons pélerine normande et tendre princesse sicilienne, elle a su si parfaitement dessiner et colorer chacun de ces deux caractères différents, aussi bien dans le chant que dans le jeu; elle a si merveilleusement redonné l'amour de la noble dame et le dévouement de la pauvre paysanne, que l'enthousiasme du public ne savait plus comment se manifester. « Les applaudissements ne voulaient pas finir, dit la Gazette de Wess : la cantatrice a été plusieurs fois rappelée, et l'orage des cris s'élevait sans cesse. » Et ces scènes d'éclatant triomphe, si chères au cœur de l'artiste, se sont renouvelées après le cinquième acte comme après le quatrième. Tout le monde connaît la partition de *Robert le Diable*, et peut se rendre compte de ce tour de force étrange, et de l'effet qu'il a dû produire madame Viardot-Garcia en accomplissant presque à l'improvise « une telle tâche, et d'une manière si extraordinaire, » pour nous servir des propres paroles d'un journal allemand.

GEORGES BOUSQUET.



Madame Cinti-Damoreau.

La reprise de ce dernier ouvrage obtient beaucoup de succès. L'honneur en revient principalement à M. Roger et à mademoiselle Grimm. Ils sont du reste bien secondés par ma-

Beaux-Arts. — Salon de 1847.

Troisième article. — Voir pages 51 et 67.

Quelqu'un qui parcourrait l'exposition, sans se préoccuper du mérite individuel des œuvres qu'elle contient, mais dans la seule intention de rechercher quels sont les goûts dominants, les passions ou les fantaisies de la société en 1847, et comment ils se manifestent dans les beaux-arts, serait fort embarrassé de se faire une opinion, ou d'en venir à la moindre conclusion à cet égard. Quant au choix des sujets, on y trouve également de tout, depuis le légume jusqu'à Dieu, et ordinairement c'est Dieu qui est le plus laid. La Flore, la Pomone et la Faune du globe y ont leurs représentants. La race humaine y apparaît dans toutes les variétés de forme et de couleur qu'il a plu au bon Dieu de lui donner, et même dans une foule d'autres dont il ne s'était pas avisé. Les anges et les démons y jouent aussi leur rôle. L'allégorie, la mythologie, le christianisme, l'ascétisme et la vie mondaine, la prudence et le libertinage, le chaste et le débaillé, la simplicité et la coquetterie, la richesse et la pauvreté, toutes les oppositions possibles sont là réunies pêle-mêle. Pour ce qui est de la tendance picturale, elle est aussi onduoyante que le reste. La peinture n'est ni égyptienne, ni grecque, ni romaine, ni byzantine, ni ostrogothe, ni espagnole, ni flamande, mais elle est indifféremment tout cela à la fois. Quant au bon public, dans son universelle sympathie, il aime la pensée dans l'art, et s'arrange on ne peut mieux de l'art sans la

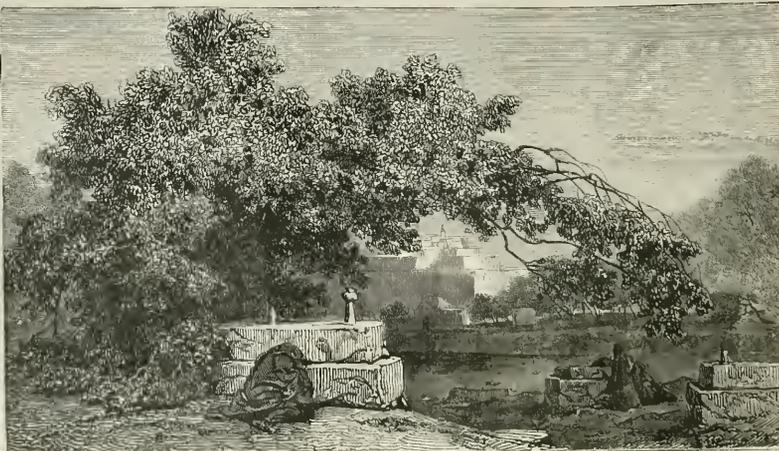
pensée; il tient en grande estime la sévérité de la ligne et sourit complaisamment aux contours indistincts et noyés; il a de

caprices insaisissables dans s'empresse à lui plaire, et le

leur mobilité. Aussi, ceux qui nombre en est grand, sont-ils toujours à la piste de son humeur, et, semblables à une troupe d'oisillons qui voltigent à travers champs, à la moindre velléité de sa part, au moindre signe, ils s'abattent tantôt ici, tantôt là; les bonnes aubaines sont pour les plus prestes; mais les attendés, quelque bien lissé que soit leur plumage, ne trouvent plus la personne pour leur dire:

Que vous êtes jolis! que vous me semblez beaux!

C'est une chose triste que l'art descendu complètement à être une affaire de mode; mais c'est ce qui lui arrive inévitablement toutes les fois qu'il s'écarte des principes éternels du beau et du vrai: au lieu d'être une révélation sublime, il n'est plus qu'un passe-temps entre mille autres. L'artiste, d'instituteur qu'il devrait être, se fait l'esclave d'un maître capricieux. Ce n'est plus le seul de Dieu qui le mène; il va où il croit pouvoir recueillir un succès ou un débit assuré. C'est ce qui nous a valu tant de doucereux bergers et de fades bergères dans un temps, tant de Grecs couverts de leur chlamyde ou de Romains enveloppés de leur toge, dans un autre; et tout à tour des chevaliers bardés de fer, de blondes châtelines et de sombres donjons gothiques; de vieux *grogards* et des *Cosmaques*; des Grecs modernes, des Albanais, des Turcs, des Arabes, des Persans et des odaliques; des bri-



Salon de 1847. — Vue de la citadelle du Caire, prise du cimetière de Bab-el-Nass, tableau par M. Karl Girardot.

l'admiration pour le dessin sans la couleur, et de l'affection pour la couleur sans le dessin, et il s'arrête surtout avec plaisir devant les tableaux où il n'y a ni l'un ni l'autre. Tout cela rend très-difficile la tâche sinon de le séduire, du moins celle de le fixer. Il n'a pas de goût prononcé, ni mis seulement des

gands italiens, des poitrinaires et des mélancoliques, des tortares, des gibets et des cadavres. Au moins alors on savait à quoi s'en tenir; un article était de mode une ou deux saisons, quelquefois plus. Aujourd'hui, il est impossible de prévoir quelle sera la mode de la saison prochaine, ni même de deviner quelle est celle du moment. On fait aux Grecs et aux Romains, pourvu qu'ils ne soient pas trop peignés, aussi bon accueil qu'aux hauts barons du moyen âge; mais on ne se soucie pas plus des uns que des autres; on n'a pas une dévotion grande pour les saints, on les tolère; on n'est pas entiché de patriotisme, et on trouve que voilà assez longtemps, dans les bulletins comme en peinture, que le soldat français se couvre de gloire sur toute la ligne; on commence à se blaser terriblement du désert, du chameau et des bur-nous. De quoi ne se blase-t-on pas! le diable lui-même, si longtemps et si fort à la mode depuis plusieurs années, et dont l'histoire et celle de sa famille traitent encore sur nos théâtres, dans notre musique et notre littérature, a cessé de peindre d'être un personnage intéressant. Nous voyons tant de laides figures, que nous nous sommes faits à la sienne; son ricaneur méphistophélique n'a plus le don de faire frissonner; son impertinent et froid persiflage de tout ce

qu'il y a de noble ici-bas ne nous étonne plus. Nous en avons tant entendu en ce genre! C'est un personnage fini comme Croquemitaine. On ne lui défend pas la porte; s'il vient, on le recevra encore poliment, mais on ne montera pas sur les banes pour le voir.

Ainsi, on a beau chercher avec soin, observer attentivement la curiosité telle qu'elle se manifeste à l'exposition, on ne peut parvenir à découvrir quelles sont les préoccupations présentes du public d'après la nature et le nombre des sujets exposés, ni ses goûts pittoresques d'après leur mode d'exécution. Si on se hasardait à porter un jugement, quant au choix des sujets, sur ceux qui sont l'objet de sa part d'une aversion ou d'une inclination un peu plus décidée, on pourrait dire peut-être que, parmi tous les personnages légés par le passé, le seul paraissant véritablement mort aujourd'hui, ce n'est ni l'Aurore aux doigts de roses, ni Vénus et l'Amour, ni Priam ou tel Troyen que vous voudrez, ni *Barbe-Bleue*, ni le Fidèle berger; c'est le Troubadour chantant son amour aux échos d'alentour. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cet insipide blondasse, en veste de satin blanc, a vécu. Quant à ce que le public paraît préférer, je crois en-trevoir que, pour le moment, ce sont les tableaux représen-

tant des scènes de *farniente* plus ou moins érotiques et plu ou moins champêtres; de nonchalantes beautés aux regard voluptueux, étendues sur des gazons fleuris ou sur de moelleux coussins, rêvant de tout ce que l'on peut rêver, et de quelques autres choses encore, dans toutes sortes d'attitudes lascives, et couvertes à moitié de vêtements équivoques et de gazes chiffonnées par un pinceau impudique. Cependant, ces nymphes d'alcôve et de boudoir lui ont tellement fait d'ail-lades depuis quelque temps, que le cher sultan commence un peu à s'en lasser, et que, malgré la lubricité du regard, de la pose et de la toilette, il y a un nom sous lequel déjà il ne prend plus grand plaisir à les voir, celui d'odalisque. Pour cette fois, il en a assez, et il ne serait pas fâché qu'on lui servît autre chose. M'est avis qu'il pourra bien aussi prendre en grippe au premier jour ces agréables blandins échoués sur le gazon et dormant au soleil ou devisant entre eux près d'une fontaine, de ces flacons parfumés, de fraîches jeunes filles et des fruits mûrs et dorés. Lui qui mène une vie si active, si affairée, qui est si occupé de locomotion et de chemins de fer, a dû considérer d'abord avec un véritable plaisir, la première fois qu'il les vit, à l'abri de beaux ombrages, et auprès de limpides fontaines, ces heureux désœuvrés aux jeunes



Salon de 1847. — Le pape Sixte-Quint bénissant les mœurs Pontins, tableau par M. R. Lehmann.

visages, au teint fleuri, aux riches vêtements de velours et de soie, essayant sur le dos, sur le ventre ou sur le côté, la manière la plus commode de se faire de la terre un oratoire. Le contraste prêtait pour lui du charme à la scène. Mais tous ces gens se reposant de leurs fatigues finissent, ou je me trompe fort, par le fatiguer de leur repos. Voilà ce que je déteste, ce que j'entrevois de plus clair dans les sympathies et les répugnances en peinture de ce despote assez peu amusant et encore moins amusable, qu'on appelle le public.

Cette tiédeur de goût de sa part devrait avoir pour effet de rendre à l'artiste sa complète indépendance. Au lieu de se mettre à épier ses fantaisies et à aller au-devant d'elles en esclave, il devrait écarter toutes les considérations secondaires, pour n'obéir qu'à son inspiration personnelle. L'âme de l'artiste est destinée à réfléchir harmonieusement la nature, à la manifester avec choix à la foule; le soin d'initier celle-ci au sentiment du beau est un véritable sacerdoce. Pour en être digne, il faut sans cesse élever, épurer sa sensibilité et son goût, se recueillir dans la chasteté d'intimité de sa pensée, et marcher libre et fort dans la voie que l'on aura choisie. C'est se dégrader que d'altérer sa conception pour en faire concorder avec le goût régnant du jour. Ce n'est pas l'artiste qui doit descendre vers la foule, c'est la foule qui doit monter vers l'artiste. Quelques-uns, il est vrai, sont restés purs

de ce servilisme, et ce sont les meilleurs; malheureusement cette franchise n'a abouti chez eux, le plus souvent, qu'à une originalité maigrée. Ils ont conservé leur dignité personnelle; ils ont compromis celle de leur art. — Mais ceci nous mènerait trop loin aujourd'hui.

M. PAPÉTY est, dit-on, le peintre du phalanstère. C'est son tableau d'un *Rêve de bonheur*, exposé en 1843, qui lui aurait valu cette adoption. Si ce rêve doit jamais être réalisé par le fouriérisme, je me fais phalanstérien demain. Etre étendu à l'ombre sur le gazon et sur les leurs parait de jeunes et belles femmes, regardant paisiblement passer au loin sur l'horizon bleuâtre de la mer tous les bateaux à vapeur que l'on voudra, voilà une existence qui me convient fort, et les braves socialistes qui auraient pris un tel tableau pour symbole de leur doctrine et de leurs espérances seraient des philosophes selon mon cœur. Je serais disposé à croire qu'il en est ainsi, car je retrouve encore à peu près les mêmes intentions dans les tableaux de M. Papéty des années suivantes: *Saint Hilarion* (1841), et *Momphus* (1843); dans le premier, le saint est couché sur le dos en extase devant une jolie femme; dans le second, un Pharaon est couché dans l'autre sens, et, au lieu d'une jolie femme près de lui, il en a deux. Il y a toujours là du repos, du soleil et de jolies voisines. La doctrine, si c'est toujours elle, ne se dément pas, et

je m'y réunis d'intention. L'année dernière, la peinture de M. Papéty commence à s'assombrir tout à coup; c'est d'une part la Vierge consolatrice des affligés et *Salon dictant ses lois*; à la vérité ce dernier était pour le compte du gouvernement. Cette année, M. Papéty a exposé un grand tableau qui semble un nouveau programme phalanstérien, mais cette fois un programme métaphysique, c'est-à-dire moins amusant que le premier, et même n'étant pas amusant du tout. Il a le tort d'ailleurs d'être peu intelligible. Sans le secours du livret, on ne s'aviserait pas de voir là *le Passé*, le *Présent* et l'*Avenir*. Ces trois figures forment un groupe assez mal lié, placé au-dessus de la terre dans des nuages poudreux et éclairés d'une lumière douteuse. Le *Présent* est assez bien posé et d'un dessin assez ferme. Il a l'air le plus triste et le plus mécontent du monde (ce qui n'étonnera personne), et appuie sa main gauche sur les genoux du passé, plus triste que lui encore et auquel il tourne le dos. Cette main indifféremment posée traduit faiblement l'idée de filiation du présent par rapport au passé. La filiation de l'*Avenir* est complètement supprimée. Il s'élançait seul à travers l'espace, les bras étendus et regardant devant soi, sous la forme d'un adolescent à la blonde chevelure et à la robe flottante. A son air innocent on voit qu'il est heureux pour lui que ses ancêtres se soient chargés d'inventer avant lui la poudre, car pro-

ver pour chaque animal à 51 mètres cubes d'air au moins. Il est rationnel d'établir en haut et en bas des écuries des moyens convenables de ventilation.

Sciences chimiques.

Conversion de l'hydrogène sulfuré en acide sulfurique par M. Dumas. — On avait déjà remarqué depuis longtemps que l'hydrogène sulfuré, placé dans certaines conditions, donnait sans causes appréciables naissance à de l'acide sulfurique. Ce phénomène se produit particulièrement dans les lagoni de la Toscane et dans les bains sulfureux d'Aix en Savoie. M. Dumas constata que les parois des salles de bain construites en pierre calcaire se recouvraient de cristaux de gypse ; il remarqua en outre que les rideaux de toile qui, dans les piscines, servent à isoler les malades, s'imprègnent très-rapidement d'acide sulfurique libre. Il chercha alors, pour arriver à découvrir la cause de ce phénomène, à reproduire dans son laboratoire les mêmes effets. Pour cela il fit passer dans un tube chauffé convenablement, et contenant du linge mouillé, un courant d'air mêlé d'hydrogène sulfuré. Au bout de quinze à vingt heures, l'acide sulfurique se forma en proportions très-notables. Ainsi l'hydrogène sulfuré mêlé d'air, par le concours d'un corps poreux, et surtout du linge, et sous l'influence d'une température peu élevée, se convertit lentement en acide sulfurique. A cette occasion, M. Dumas fait remarquer que le soufre joue un rôle important dans la production de toutes les matières azotées des plantes et des animaux. Elles en contiennent, terme moyen, la centième partie de leur poids. Or, partout où des sulfates alcalins existent en contact avec des matières organiques, ils peuvent devenir l'origine et la source d'une production d'hydrogène sulfuré. D'un autre côté, partout où l'hydrogène sulfuré et l'air se trouvent en contact avec des débris humides de plantes, il se reformera de l'acide sulfurique et des sulfates. Le soufre pourrait donc voyager, à travers l'air, des sulfates ont le rendement dans les grands amas d'eau, aux torres qui en ont besoin pour la végétation des plantes, qu'elles alimentent, ou pour la production des animaux que celles-ci doivent nourrir. Un mouvement régulièrement produit à la surface du globe, ajoute M. Dumas, qui amène continuellement dans les plantes ou dans les animaux qui l'habitent des masses de soufre considérables, doit être réglé par des lois dignes de la méditation de tous les amis de la philosophie naturelle.

Hygiène publique des cités populeuses, par M. Chevreul. — Ce chimiste a expliqué par la formation des sulfures l'infection des eaux du bassin de Paris, celle de l'eau renfermée dans des futailles de bois de chêne et celle de l'eau de mer qui a pénétré dans la cale des vaisseaux. De l'alétabilité des matières organiques et de leur accumulation dans le sol des cités populeuses, il a déduit la cause de l'insalubrité et même de l'infection de ce sol et des eaux des puits qu'on y a creusés, quand, le terrain étant perméable, ils n'ont pas un incessant lavé par descensus.

Les moyens à employer pour assurer la salubrité des villes sont, les uns préventifs, les autres susceptibles d'empêcher l'insalubrité et de la combattre si elle est déclarée.

Quant aux moyens préventifs, ils consistent à diminuer autant que possible la quantité des matières organiques qui pénètrent dans le sol ; tels sont l'établissement de fosses d'aisances éloignées des villes ; l'établissement de fosses d'aisances étagées ; le lavage incessant des ruisseaux des rues de débris multipliés dans lesquels on place les conduits d'eau et de gaz.

Les moyens capables d'empêcher l'insalubrité et de la combattre si elle existe, sont les suivants : 1° porter la lumière et l'oxygène atmosphériques, c'est-à-dire éclairer et aérer partout où existent des matières organiques susceptibles de devenir insalubres par un commencement de décomposition. Dans ces cas, la matière organique se convertit en eau, acide carbonique et azote.

2° Le creusement de puits placés dans des conditions telles que l'eau s'y renouvelle souvent. Les puits tendent toujours à la purification de l'eau, puisqu'elle s'y trouve plus exposée au contact de l'oxygène atmosphérique qu'elle n'y était dans les couches de la terre, et que ce contact est une cause de salubrité.

3° Enfin, de nombreuses plantations au sein des villes. Les arbres, en effet, ne s'accroissent qu'en puisant dans le sol les matières altérables, ces crochets ou éloignées d'infection.

On ne saurait trop recommander l'emploi de ces divers moyens aux administrations des grandes villes, et nous pouvons rendre cette justice à l'administration de la ville de Paris, qu'elle n'en néglige aucun pour la salubrité de cette population elle.

Recherches chimiques sur la teinture, par M. Chevreul. — M. Chevreul s'est, dans l'art de la teinture, un nom européen ; ses communications sont toujours attendues avec impatience, et tous, savants et industriels, les entendent avec fruit. Aujourd'hui ce chimiste indique divers perfectionnements à plusieurs procédés pratiques en général, et à celui de la teinture d'indigo en particulier. — Les matières colorées sont fixées sur les étoffes d'origine organique, soit par combinaison chimique, soit à l'état de mélange, soit en partie chimiquement, en partie par mélange. On teint à froid, au bouillon ou à tiède. Le nombre des matières mises en présence est minimum lorsqu'il n'y a que l'eau, l'étoffe et la matière colorée ou colorante ; il est maximum lorsqu'il y a de l'eau, pouvant tenir en dissolution une matière alcaline, acide ou neutre, une ou plusieurs matières colorées ; l'étoffe ; une matière appelée mordant, dont la nature peut être plus ou moins complexe. — M. Chevreul définit l'art et la science de la teinture conformément à ses recherches, et insiste sur l'importance de leurs rapports avec la chimie. Il s'applique surtout à démontrer l'influence de la chaleur dans le fixage des matières colorées sur les étoffes, soit qu'on opère dans un bain bouillant, soit qu'on opère au moyen de la vapeur. Il démon-

tre l'identité des résultats quant au fixage proprement dit, dans les deux modes de procéder à la cuisson ; mais il y a cette différence, que l'eau et le mordant doivent être en bien plus grande quantité lorsqu'on teint au bouillon que lorsqu'on fixe à la vapeur une matière colorée qui a été préalablement lavée. M. Chevreul démontre ensuite que l'indigo, en raison de l'action de la vapeur et de celle d'un bouillon d'alun et de tartre, une stabilité des plus remarquables. Il considère la teinture en bleu d'indigo sur laine principalement, telle qu'elle est en général opérée à tiède et sans mordant, comme un procédé imparfait. Il termine son mémoire par une observation qui permet d'espérer qu'on augmentera la stabilité de diverses matières colorantes employées en teinture aussi bien qu'en peinture, au moyen de l'addition de certains corps qui ne sont point des mordants. Il a constaté déjà que la gomme arabique et plusieurs substances analogues, que plusieurs corps gras, assurent la fixité de l'indigoine sur les étoffes, indépendamment de la cuisson et d'un mordant.

Les fêtes de Pâques à Saint-Petersbourg

Il y a trois ans, M. Louis Viardot a publié dans *l'Illustration* un aperçu des cérémonies qui ont lieu à Moscou, la ville sainte de la Russie, durant la nuit de Pâques. Quoique la moderne capitale de l'empire n'ait pas dans ses monuments et dans sa population la physiognomie distinctive et traditionnelle qui caractérise la vieille métropole des tzars, les rites de l'Eglise grecque s'y sont transmis, par le zèle et la présence du souverain, chef politique de la religion, et y imprime un cachet particulier par le caractère et par le mélange des anciens usages et des mœurs nouvelles.

La Rome tartare. c'est ainsi que madame de Staël a qualifiée Moscou, ville aux sept collines, comme Constantinople, comme l'antique maîtresse du monde, présente encore aujourd'hui, par le style architectural de ses édifices, le passé dans son originalité, la croyance dans ses symboles et la tradition sans interruption, malgré l'immense incendie de 1812. Le Kremlin est le cœur de la ville, et la ville est le cœur du pays, du moins sous le rapport des idées religieuses et nationales. C'est à Moscou qu'il faut aller étudier l'histoire de la Russie ; c'est à Saint-Petersbourg qu'on doit en comprendre le présent, qu'on peut en pressentir l'avenir.

De toutes les cérémonies qu'on célèbre dans la chrétienté, la fête de Pâques est la plus solennelle ; mais dans aucun pays elle n'excite plus de transports d'allégresse qu'en Russie ; nulle part, même au sein des magnificences du pontificat romain, au Vatican, on n'étale pour la sanctifier plus de splendeurs et un luxe plus imposant. C'est que l'esprit d'examen n'y a pas encore protesté contre le culte, c'est que le dogme y commande toujours aux sens de la multitude, pour relier les hommes dans un but commun, dans une nationalité que n'allègre en rien le génie de l'imitation propre à la race slave. Les religions qui font connaître la puissance des beaux-arts sur l'âme humaine, au maintien du dogme et du culte, sont les seules logiques, sinon les seules vraies. A Moscou, la majesté orientale de l'Eglise est en harmonie avec l'aspect des monuments, avec la situation morale et intellectuelle de la population ; à Saint-Petersbourg, elle est, en quelque sorte, une anomalie, car cette ville semble le résultat rectangulaire d'une idée luthérienne : tout y est froid quant aux édifices, méthodique et ordonné quant aux usages, quoiqu'elle soit en petit, ce n'est l'empire lui-même dans son immense étendue, une agglomération d'éléments hétérogènes, un mélange encore mal fondu d'habitants d'origines, de croyances et d'habitudes différentes.

Avec le vouloir et la puissance d'agrandir son pays aux nations civilisées, après l'introduction des mœurs européennes et l'abolition du patriarcat, comme une conséquence forcée, pour faciliter et assurer le succès des innovations, si Pierre le Grand eût continué de résider à Moscou, n'eût pas fondé une capitale nouvelle pour ceux qui devenaient, après lui, continuer son œuvre, on ne peut mettre en doute que le mouvement donné par la force de son bras n'eût complètement changé la face des choses d'un bout à l'autre de ses vastes Etats. Toutefois il faut admettre que ses successeurs, en héritant de la couronne, eussent compris son génie. Malheureusement, les révolutions qui descendent du trône sont toujours restrictives ; à l'empereur, il faut des rois, pour ne pas dire des esclaves ; et les citoyens en constituent le pacta social y inscrite. L'inalétabilité de leurs droits. Moscou restant la capitale de l'empire, comme elle en est le centre, serait devenue, après cent ans, par la présence permanente du souverain et des grands, l'ennemi non pas seulement de Vienne et de Berlin, c'est trop peu dire, mais de Londres et de Paris ; Moscou, grâce aux précieuses facultés d'imitation et d'assimilation dont la race slave est douée, s'imitait vite, par exemple et par le contact, aux bienfaits de la civilisation, serait maintenant le cœur d'une nation plus avancée qu'aucune des nations germaniques. Mais quand il y a huit cents verstes (200 lieues) entre la tête et le cœur, le sang a le temps de se refroidir en route. Espérons que le chemin de fer qui va bientôt devenir, entre Péttersbourg et Moscou, la chaîne électrique des idées, facilitera, comme une grande œuvre, la formation d'un sang nouveau.

On comprend comment depuis Pierre I^{er}, quoi qu'on eût tenté pour produire une fusion, Moscou, même après l'invasion française et plus encore par l'effet de cette invasion, dont le but ne favorisait pas la sainte cause de l'émancipation morale des peuples, est restée la vieille ville dans la ville rebelle, le vieil esprit dans le corps arjain, enfin la tradition vivante ; on conçoit comment jamais Saint-Petersbourg ne put être une greffe féconde, quelque abondante et jeune que soit la sève de l'arbre, parce qu'on l'a posée trop loin, sur un tra-

meau trop incertain, trop flexible, pour ainsi dire sur la dernière feuille. On conçoit encore comment les peuples slaves, amenés sur l'humide terre de l'Anglie et de l'Éthiopie, n'étant pas assez fortes par leur propre développement intellectuel pour résister à l'exemple et au contact des étrangers plus avancés qu'elles, s'éloignèrent et cessèrent d'être elles-mêmes, sans arriver complètement, faute de droits, au niveau des habitants de cette nouvelle province, quelque arriérés qu'ils fussent. Péttersbourg fut, dans son origine et dans ses progrès, une ville européenne occidentale. Le monarque et les grands suivaient les coutumes de l'Europe ; les artistes, les artisans, les commerçants étaient tous Européens ; mais le clergé gréco-russe, au lieu d'être un intermédiaire entre les mœurs de la capitale moderne et celles de l'antique capitale, maintint le peuple et resta lui-même dans la pieuse obstination du vieil esprit moscovite ; et aussi est-ce uniquement par les cérémonies du culte qu'il existe, entre Moscou et Saint-Petersbourg, un point de ressemblance. La ville de Pierre I^{er} se croit appelée à revêtir la fonction d'initiatrice ; mais la ville de tsars conserve le sentiment d'une patriotique résistance, et tant que ces deux foyers ne brûleront pas d'un seul et même amour, l'influence de la Russie sur l'Europe ne sera jamais réelle, l'eût-elle complètement envahie, ce qui est impossible, par la force et par le nombre.

La religion gréco-russe à trois carèmes, qu'on observe avec beaucoup de rigidité, particulièrement le grand carême, celui qui précède la solennité de Pâques, et qui, comme dans le catholicisme romain, se trouve précédé lui-même par le carnaval, par la semaine grasse (*maslitzna*), la semaine du beurre, pour traduire littéralement. Ces derniers huit jours du carnaval sont, en Russie, de même qu'à Rome, exclusivement consacrés à des réjouissances publiques, que nous estimons décriées si elles ne se reproduisaient pas, durant la semaine de Pâques, aux mêmes lieux et de la même manière.

La fête de Pâques, ainsi que l'a écrit M. Viardot, est pour les Russes ce qu'est en France le jour de l'an, l'époque des visites et des cadeaux, en signe de félicitations. L'urbanité de notre soulat de bonne année est remplacée en Russie par le pieux souvenir de la résurrection du Sauveur : *Kristoz vozkre, le Christ est ressuscité*, est la première parole qu'on s'adresse entre parents, entre amis, entre voisins, réciproquement, le jour de Pâques et les jours suivants ; c'est le mot du but commun de la pensée sociale, et rien ne serait plus touchant, plus admirable, si l'esprit de la morale du Christ ne restait pas sous la pierre du sépulchre.

Partout où la question patriarcale des cadeaux s'agit pour les joies du foyer domestique, c'est à l'enfance qu'on songe d'abord. Pour cet âge, les dons restent dans la pureté d'une douce intention, sans mélange d'égoïsme, comme reconnaissance et comme encouragement. Aussi existe-t-il à Saint-Petersbourg, pendant trois jours avant le dimanche des Rameaux, les Pâques-Floures, devant le *Gostinî-Dior* (bazar), une foire aux joujoux, comme nous avons à Paris une foire aux jambons. C'est à cette foire, d'une physionomie fort pittoresque, qu'on vend les premiers bourgeois de quelques riches habités, pour remplacer le bois bûit qu'on distribue dans nos églises. On le voit, dans toute la chrétienté il n'y a pas d'usage qui ne doive son origine aux rites sacrés. C'est ce marché qu'on peut se convaincre de l'adresse manuelle de la Russie pour la confection de toute chose par les jouets de mille sortes qui se trouvent exposés à la grande admiration de la partie intéressée de la population, des enfants attirés là par l'appât des objets de leur innocente ambition.

Durant la dernière semaine du carême, les églises russes sont presque constamment encombrées de nombreux fidèles, de toutes les classes et de tous les âges, qui viennent y remplir leur devoir, y faire ce qu'on appelle ses dévotions, c'est-à-dire se confesser et communier. Il est formellement enjoint, non pas seulement par les saints canons, mais encore par les statuts civils, de communier au moins une fois par an : toute personne au service du gouvernement, quel que soit son grade, quel que soit le genre de ses fonctions, doit faire ses dévotions à l'un des trois carêmes ; c'est s'exposer à une sévère réprimande, quelquefois à une destitution, que de manquer à l'accomplissement de ce devoir.

Le samedi qui précède la solennité de Pâques est consacré, dans tous les peuples mélangés, à un nettoyage général, à la préparation des gâteaux, des viandes et des œufs tendus qui doivent, le lendemain, rester servis, dans le salon, pour dire offerts aux visiteurs, avec des liqueurs et des vins ; c'est un reste de l'antique hospitalité slave. Les gens du grand monde, comme à Paris, se contentent de s'envoyer réciproquement des cartes de visite ; mais les gens élégants se font inscrire dans le *Journal de Saint-Petersbourg*, publié en français, et donnent, en faveur de cette dispense, une somme qui grossit le trésor des salles d'asile.

À Saint-Petersbourg, ce sont les boulangers, presque tous Allemands, qui confectionnent les gâteaux de Pâques dans des proportions quelquefois gigantesques ; de même les œufs qu'on est dans l'usage de s'offrir sont mités par les confiseurs, aussi dans toutes les dimensions, pour être remplis de bonbons. On en fabrique également en porcelaine peinte, qu'on orne de rubans, et qu'on suspend ensuite à la sainte image devant laquelle, dans les familles pieuses, une lampe reste constamment allumée.

Le peuple russe, en général et d'ordinaire, est fort sobre ; son alimentation se compose presque exclusivement de pain noir et de choux aigres, cuits avec un peu de viande. Mais il se dédommage de cette fragilité par de fréquents et copieuses libations d'eau-de-vie de grain, ce qui produit à la couronne un revenu net de 32,000,000 roubles argent, c'est-à-dire 210,000,000 francs. L'observation du maire est rigoureuse durant les six semaines du grand carême, même les basses classes, pendant les deux dernières semaines, se nourrissent de champignons secs qu'on fait cuire et qu'on assaisonne avec un peu d'huile. Cette austerité sert à faire comprendre toute l'allégresse causée par le jour de

Pâques; elle prend sa source dans la reconnaissance de l'es-toniac.

Dans la nuit du samedi, vers onze heures, les rues qui conduisent aux églises sont éclairées par des lampions placés

sur les trottoirs; resplendissantes de lumières, ces églises s'emplissent, quelques-unes plus que d'autres, renommées qu'elles sont par la pureté des chants qui s'y font entendre; la bonne musique est le complément de toute dévotion bien

comprise. Les ministères, les grandes administrations, les instituts militaires et civils, et même les maisons des hauts et riches personages, ont leur chapelle particulière, de telle sorte qu'il y a place pour tout le monde. Les églises russes,



Fore aux jouets et aux œufs de Pâques au Gostinoi-Dvor et sur la perspective d'Alexandre-Nevski, à Saint-Petersbourg.

disons-le en passant, sont fort petites, par la nécessité de les chauffer; on s'y tient debout, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et, pendant la cérémonie de la nuit de Pâques, tous tiennent en main un petit cierge, comme ceux qu'on allume en *ex voto* devant les images.

Quoique les églises de Saint-Petersbourg soient richement ornées (quelques-unes, comme celles de *Notre-Dame de Kasan* et du monastère de Saint-Alexandre-Nevski, possèdent des images enrichies de diamants et de pierres précieuses d'une immense valeur), c'est à la cour qu'il est en tout d'assister aux cérémonies de la nuit de Pâques. La réception y est solennelle et d'éclatante; quoique ce soit le droit d'y paraître, vient, sous le symbole de notre rédemption, grossir la foule dans l'ordre hiérarchique du rang et du grade; les grands officiers de la couronne, les chambellans, les gentilshommes de la chambre, et le nombre en est grand, les officiers aux gardes, les généraux de l'armée de terre et de mer, toutes les personnes présentées, ainsi que dans les grandes occasions et les galas. Il s'en faut de beaucoup que la chapelle du palais impérial soit assez vaste pour contenir une telle affluence de *fidèles*; aussi les galeries et les salons qui l'avoiennent sont-ils véritablement encombrés. L'empereur et les membres de la famille impériale se tiennent, pendant l'office, au rang le plus rapproché de *Viconctase*, c'est-à-dire qui sépare l'autel des assistants, les hommes à la gauche, les femmes à la droite, tous également debout. Cependant, on a construit pour l'impératrice, depuis que sa santé ne lui permet pas d'assister debout aux cérémonies religieuses, une sorte de cellule ou tambour vitré, dans lequel elle peut s'asseoir. Les habits sacerdotaux couverts de pierres, le luxe des uniformes, présentent un coup d'œil éblouissant dans cette chapelle entièrement dorée, que d'innombrables bougies illuminent sur toutes les parois; l'encens fume, les chants sacrés retentissent... Les chœurs de la cour tournent peut-être, l'ensemble le plus parfait qu'on puisse imaginer... et mille part, dans aucun pays du monde, des voix plus pures, d'une sonorité plus pénétrante, n'imposent à l'âme une émotion mieux en rapport avec le sentiment religieux; bien qu'on soit au milieu des puissances et des vanités de la terre, pour un moment les facultés morales sont absorbées par l'idée du ciel... Tout à coup nait somme... le Christ est ressuscité! la voix du métropolitain officiant l'annonce avec enthousiasme. L'hymne d'allégresse se fait entendre: *Alleluia! alleluia!*... Alors, commence, non pas l'embrassade, mais le baisement universel, car les Russes se donnent réciproquement, en même temps, le baiser sur la bouche, et trois fois, en mé-

moire de la sainte Trinité; tous à l'empereur, tous à l'impératrice... Il n'y a plus, dans cette pieuse et solennelle circonstance, d'autre majesté que celle du Très-Haut; les mots

la rémunération divine qui dominent toutes les confiances. Le lendemain et les jours qui suivent, quand on se rencontre pour la première fois, on se donne le baiser pascal, baiser de paix, baiser de frère, sans distinction de rang et de sexe, pour peu qu'on se connaisse. Et que de sentiments divers dominent dans cette embrassade générale! Il y a le baiser patrilial, celui des membres de la famille; le baiser par devoir, celui des degrés hiérarchiques et des subordonnés; le baiser intéressé, celui des gens à gages; le baiser intéressant, celui des jeunes gens qui souhaiteraient fort ne pas s'en tenir à celui-là; enfin le baiser ambitieux, le baiser hypocrite, et le baiser indifférent qui, malgré le nombre, est le plus rare. Nous ne parlons pas du baiser de Judas, il doit cependant se donner.

Depuis le dimanche de Pâques jusqu'au dimanche suivant, chaque jour, à la garde montante, des détachements des différents corps de cadets, des écoles militaires, et de tous les régiments qui composent la garnison de Saint-Petersbourg, se rendent successivement sur la place du palais pour féliciter l'empereur et la famille impériale; là, le monarque, ainsi que le grand-duc héritier, donnent aux soldats, de rang en rang, le baiser pascal. Cette cérémonie militaire, après celle de l'église, est touchante; elle contribue beaucoup à l'affection, à l'attachement que le peuple russe porte au chef de la nation. Effectivement, il n'y a pas au monde de souverain aussi libre, aussi respecté que l'est l'empereur Nicolas quand il se mêle, seul, au flot populaire, sur la place publique, qu'il se plaît à parcourir au milieu des réjouissances dont il nous reste à faire la description.

Pour ces réjouissances, qui, ainsi que nous l'avons dit, sont les mêmes qu'au carnaval, on élève sur la vaste place de l'amaranté des montagnes russes dont les glissades sont recouvertes de glace, si la saison le permet encore, et qui, dans le cas contraire, restent disposées pour la descente des petits chars. Aux fêtes de Pâques de l'année 1845, ain que le soleil, qui s'était montré inopinément dans toute sa splendeur septentrionale, ne nuisit pas trop au versant et aux dalles de glaces des montagnes, on avait été forcé de tendre d'immenses toiles pour intercepter ses rayons. Ces glissades sont trop connues pour que nous nous y arrétions davantage. De joyeuses bannières tri-parties blanches et roses se déployant au vent sur la hauteur des pavillons qui dominent ces élégantes constructions, attirent de loins les regards et produisent un aspect fort pittoresque. Les environs de ce point central se couvrent sur toute la longueur de la place de baraquas aux formes variées, théâtres forains avec leurs tréteaux extérieurs pour la parade



Vase offert par l'empereur de Russie à M. Horace Vernet pour la fête de Pâques.

sacramentels *Kristus voskes* établissent, pour un moment, la fraternité de la grande famille humaine; le Christ est ressuscité! c'est l'espoir de la vie éternelle, c'est le souvenir de



Les baisers de Pâques, à Saint-Petersbourg.

de l'annonce, de *katchéris* (halançoires), de chars tournants, de *chevrons de bois* pour simuler des carrousels, de bateaux à vapeur, de chemins de fer avec leurs locomotives qui doivent, selon le programme, vous conduire à Paris, à Londres, voire même en Amérique, sans sortir du cercle dans lequel

toutes ces machines tournent, au grand plaisir de la partie carée de la population. Ce sont aussi des cirques pour les chevaux savants, des salons de figures en cire, des ménageries d'animaux vivants, si l'on peut appeler la vie le soufflé languissant qu'exhalent encore le lion, le serpent boa et au-

tres originaires des pays chauds, et dans les intervalles qui séparent ces établissements, comme en regard, une prodigieuse quantité de boutiques en plein vent semblent exciter la friandise des promeneurs avec des pains d'épices, des fruits confits, des noisettes, des caroubes, etc., etc.

Pendant toute la semaine, la foule, stationne, la journée entière, aux *katchelis*, car c'est ainsi qu'on appelle l'ensemble de ces divertissements, parce que les balancoires, plaisir favori du peuple russe, y dominaient avant que la civilisation eût introduit les saltimbanques. Les badauds qui encombrant la place cassent des noisettes, boivent du thé et d'autres boissons chaudes, s'arrêtent aux lazzi d'Arlequin et de Pailasse, regardent les bateleurs, les jongleurs, an son de vingt musiques militaires qui jouent sur tous les tons et sur des instruments plus ou moins enrhumés des airs du pays, des polkas et à tue-tête le duo des *Puritains*, en imitation des chanteurs italiens. Mais c'est aux tréteaux où le *moujik* (paysan) se mêle avec son costume national aux baladins étrangers chargés d'oripeaux, que demeure de préférence le public des oisifs, car le *moujik* à la priviège de captiver son attention et de mériter ses suffrages. Ce personnage ne parle qu'en rimes; quelquefois il interrompt les spectateurs: celui-ci parce qu'il a le nez fait de certaine façon, celui-là parce que sa chevelure et sa barbe sont rousse; et si, par hasard, ces derniers ont la repartie vive, il s'établit un colloque entre l'homme des tréteaux et celui de la foule, à la grande joie des assistants. Le *moujik* est toujours farceur: il vante les charmes de sa femme, — fort peu jolie de près, mais en revanche très-laide de loin; il parle de son cheval, — fameux coureur qui, une fois tombé, ne se relève plus; de son bétail composé de trois chattes à trai-

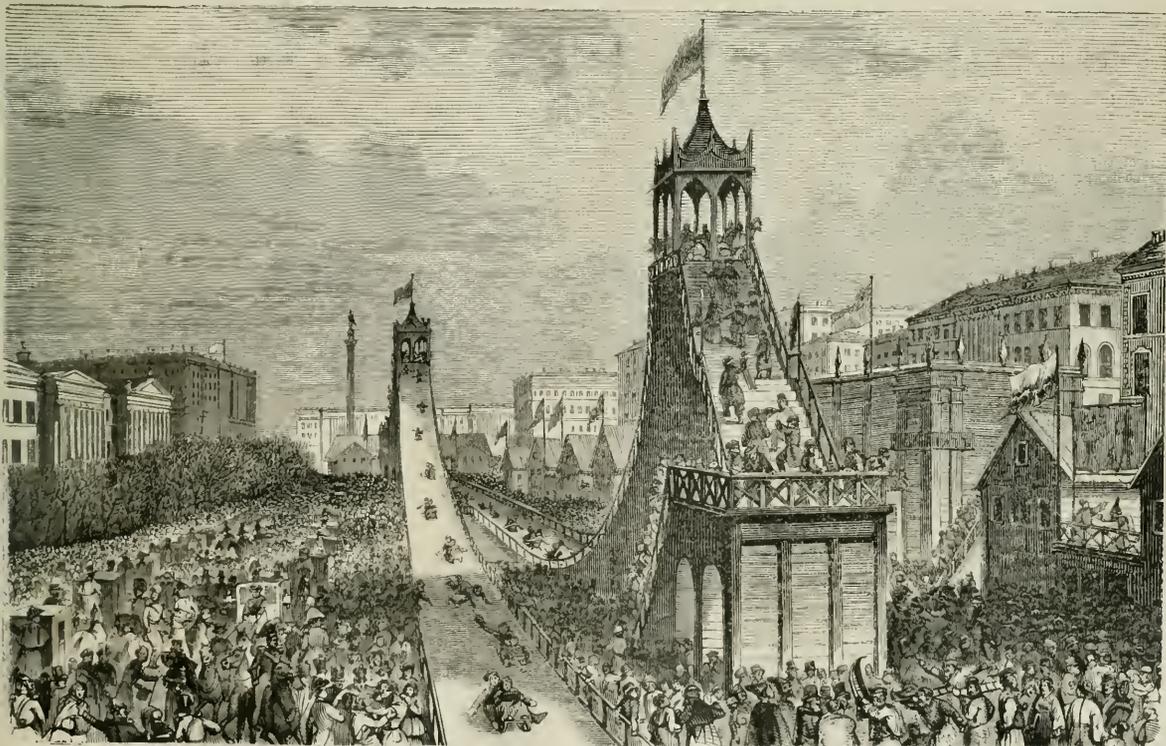


L'empereur de Russie donnant aux cadets le baiser de Pâques, à Saint-Petersbourg.

re et d'un maton; il vous entretient de son village, et le voilà devant son propriétaire qui réclame la redevance (*lobrok*). « Votre obrok! j'aimerais mieux vous le devoir toute ma vie que de vous le nier un seul instant »; la facétie de Figaro. Puis il va exécuter un tour que nul dans l'assemblée ne saurait imiter; qu'on lui procure un monchoir; après de grands préparatifs, il le déploie et se mouche. « Eh bien! dit-il, nul de vous ne peut en faire autant, par la très-bonne raison que personne d'entre vous n'a de mouchoir. » Et la foule d'accueillir cette bouffonnerie par des rires homériques.

Tandis que le peuple flâne ainsi toute une semaine, si le temps est favorable, il s'établit, de trois à cinq heures, une promenade d'élegants piétons sur le boulevard de l'Amirauté, et de longues files de voitures circulent autour des baraques.

Pendant le séjour que M. Horace Vernet fit en Russie, le célèbre peintre, d'après nos coutumes françaises, offrit à l'empereur, à l'occasion de sa fête, le 6 décembre, un petit tableau représentant Napoléon, l'attention qu'il avait fait avec l'intention de témoigner à Sa Majesté sa reconnaissance pour l'accueil bienveillant qu'il en recevait. L'empereur Nicolas fut charmé de l'attention, du mérite de la peinture et du sujet; et quand, quelques mois après, à Pâques, l'artiste vint joindre ses félicitations à celles des grands de l'empire, le monarque, le conduisant dans un salon, lui montra un magnifique vase de porcelaine où le Napoléon du tableau se



Les montagnes de glace sur la place de l'Amirauté, pendant les fêtes de Pâques, à Saint-Petersbourg.

trouvait reproduit. Alors, faisant tourner le vase sur le pivot de piédestal sur lequel il se trouvait placé, le souverain fit lire au peuple l'inscription suivante, écrite en lettres d'or au milieu des armes impériales :

A M. HORACE VERNET.
EN TÉMOIGNAGE D'ESTIME POUR SON ADMIRABLE TALENT
le 41 avril 1845.

« Mon cher Vernet, dit Sa Majesté, vous ne me refuserez pas mon œuf de Pâques. »

Il y a une certaine manière de donner qui double le prix du cadeau.
H. AUGER.

Rien de trop.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voir t. VIII, p. 407, et t. IX, p. 10, 22, 51 et 74.

Ces effrayantes pensées traversèrent toutes ensemble mon esprit, et se heurtèrent en y causant une confusion inexplicable. Je chancelai et je restai un moment immobile et muette, les bras croisés sur ma poitrine. Sans doute M. de Valdesis crut voir dans mon hésitation et dans mon silence un indice qui lui était favorable. Il me dit d'un ton passionné une foule de choses que j'entendis peu et que je compris encore moins. Il se jeta à mes genoux, et voulut me prendre entre ses bras. Ce mouvement me tira de mon état de confusion. L'échappai à son étreinte en poussant un cri, et dans mon premier mouvement, je courus à la porte : elle était fermée à clef ; à la fenêtre... je vis alors qu'elle donnait sur un jardin sombre et désert.

M. de Valdesis me suivait et m'obsédait de ses protestations, de ses prières. Sans les écouter, je sentais bien que dans ce lieu isolé, dans la situation où je me trouvais, des cris, de la violence seraient peut-être inutiles, et dans tous les cas causeraient un scandale affreux, que je devais, dans une position précaire et pénible, éviter avant tout. Que faire ? Tout à coup, il me vint une idée ; je me rapprochai précipitamment de la porte, et j'appelai avec force :

« Victor Bernard ! Victor Bernard ! »

— Que faites-vous, belle Cécile ? s'écria M. de Valdesis assez troublé.

— Vous le voyez, répondis-je avec sang-froid, car la décision que j'avais prise n'avait rendu le calme et la fermeté nécessaires. J'ai besoin de demander quelque chose, et j'appelle.

— Plait-il, mademoiselle ? répondit presque aussitôt la voix du postillon dans le corridor.

« Entrez ! » cria-t-je.

M. de Valdesis parut excessivement surpris et fort effrayé. Il ne me connaissait pas cet auxiliaire, et avait compté me trouver seule.

« Qu'est-ce que cela ? dit-il avec un mouvement subit : cet homme... »

— Cet homme m'est tout dévoué, monsieur le comte, répondis-je froidement. Ainsi je vous engage à réfléchir sur ce qui vous reste à faire. Quant à moi, je suis maintenant sans inquiétude.

Et je m'assis tranquillement sur un fauteuil. J'entendais que le postillon avait la main sur la serrure et cherchait à ouvrir.

« Entrez ! » répétai-je.

— Dame ! la porte paraît fermée... murmura Victor Bernard en poussant fort ment.

— Monsieur le comte ! repris-je d'un ton ferme, mais à voix basse ; ouvrez la porte à mon domestique. Si vous refusez... il l'enfoncera.

— Mademoiselle !...

— Entrez donc, Victor ! répétai-je pour éviter toute discussion.

— Dame ! la porte tient ! » répéta Victor Bernard. Mais cette fois il se vigourenement qu'il fit crier le chambranle et qu'il ébranla la cloison. Un second effort sensible, et la porte était évidemment mise en dedans. Alors le comte se résigna, et retira le verrou. Bernard redoubla son effort au même moment, en sorte que la porte s'ouvrit avec une violence extrême, que Bernard la suivit en trébuchant, et que M. de Valdesis, heurté par l'élan du postillon, faillit être jeté à la renverse.

« Ah !... criai-je ! fit Bernard tout étourdi. En voilà une baraque de maison qui n'en va... Aussi je l'ai déjà dit au père Madart... Tiens ! pardon... excusez, monsieur, dit-il avec étonnement en voyant le comte.

— Ce n'est rien, monsieur Bernard, dis-je d'un ton aimable en lui faisant signe d'approcher. J'ai à vous parler un moment... Prenez la peine de vous asseoir.

— M'assoir ! reprit le postillon stupéfait de cette politesse. Et comme je lui en renouvelais le signe en lui indiquant une chaise. D'une main reprit-il, mademoiselle le veut ! »

Et il s'assit. M. de Valdesis paraissait déconcerté et pâle de colère. Il s'agitait avec incertitude, ne sachant ce qu'il allait faire ou dire. Quant au brave postillon, il nous regardait tous deux avec la plus grande surprise, tournant et retournant son chapeau entre ses mains.

« Savez-vous, mon cher Bernard, lui dis-je avec le plus grand sang-froid, combien il faudrait de temps pour aller d'ici à Éssonne, et par quel moyen je pourrais m'y rendre tout de suite ? »

— A Éssonne ! près de Corbeil ? s'écria le postillon ; et il se mit à entrer dans une foule de détails que je parus écouter avec beaucoup d'attention et d'intérêt, tandis que M. de Valdesis se promenait en long et en large avec impatience et dépit.

Il résultait d'ailleurs des renseignements fort verbeux, fort circonstanciés, que me donnait l'homme Bernard, qu'il paraissait impossible de partir à l'instant même pour Éssonne, faute de voitures disponibles et de chevaux ; mais qu'en cherchant tout de suite, et en payant ce qu'il faudrait, on pourrait peut-être s'arranger de manière à se mettre en route le lendemain matin. Il croyait pouvoir me promettre d'y réussir.

Je n'en avais pas moins la perspective de passer la nuit dans cette auberge. C'était une pénible perspective, en compagnie de M. de Valdesis, dussé-je continuer à mettre Victor Bernard en tiers entre nous deux. Le comte paraissait d'ailleurs peu disposé à le souffrir. Il s'agitait avec colère pendant que je prolongeais la conversation à dessein. Il avait deviné mon intention, et, plutôt que de se laisser éconduire sans bruit, il paraissait résolu à prendre un parti violent pour faire cesser cette situation, où il jouait un rôle

passablement ridicule. J'en tremblais, mais je n'avais pas le choix ; et j'étais résolue d'en appeler au besoin, pour me défendre, aux poignets vigoureux du postillon, certains d'avance que ce brave garçon serait enclenché de me rendre ce petit service, en rossant ce muscadin dont les gestes et l'impatience lui déplaisaient souverainement, et à juger par les regards qu'il lui jetai de colère tout en me parlant.

Au bout d'une demi-heure de conversation, tout annonçant une crise prochaine et presque inévitable qui me faisait frémir, lorsqu'un incident m'attendu vint compliquer encore la situation de la manière la plus extraordinaire.

J'ai oublié de vous dire qu'à mon départ de Paris, au moment où je montais en voiture, j'avais presque heurté sous l'esclavier une vieille négresse qui se disposait à monter, une lettre à la main. J'étais fort troublée pour faire grande attention à cette circonstance, bien que cette femme se fût arrêtée pour me regarder, comme si elle eût été surprise de me voir. Cette figure noire, qui me rappelait des souvenirs d'enfance, m'avait cependant frappée, et, en montant le marchepied, je me demandais machinalement ce que pouvait me vouloir ce regard interrogateur qui me poursuivait malgré moi. Toutefois, je l'oubliai bien vite au milieu des préoccupations de la route, ainsi que vous devez le penser. Cette femme était la mère Marie, cette vieille négresse dont M. Larvaine avait parlé à madame Doliban. Elle lui apportait sa réponse.

La vue de cette négresse causa à madame Doliban une impression fort désagréable.

« C'est bien ! dit-elle en lui prenant vivement la lettre et en lui faisant signe de partir.

— Maitresse ne pas reconnaître moi ? dit la vieille d'une voix émue.

— Si fait, si fait, ma bonne ! reprit brusquement madame Doliban. Adieu !

— Moi avoir bien envie de voir maitresse, reprit la négresse avec insistance. Maitresse n'être pas changée du tout ; maitresse être encore plus jeune et plus jolie qu'aparavant.

— C'est bien, c'est bien, ma bonne. Adieu !

— Moi avoir quelque chose à dire à maitresse, quelque chose qui lui aurait fait plaisir... mais moi n'avoir pu le lui dire là-bas, parce que maitresse être fort malade, et que moi-même...

— C'est bien, c'est bien, ma bonne, réitéra madame Doliban, que ces souvenirs troublaient excessivement. Merci.

Moi, continua impertinamment la vieille négresse, avoir voulu le dire à maitresse à cause de sa fille !... Maitresse bien savoir, la belle petite Hortense...

— Assez ! assez ! interrompit précipitamment madame Doliban, dont les mains tremblaient d'impatience et d'émotion.

— Pauvre petite ! être si jolie, avec grands cheveux bouclés et beaux yeux...

— Assez ! assez !

— Et lorsque noirs armés virent dans l'habitation...

— Assez ! assez !

— Madame ! maitresse doit apprendre... La petite Hortense être tombée avec maître qui la tenait dans ses bras, et s'être blessée à la tête. Moi l'avoir prise dans mon pagne, et, lorsqu'elle nous virent, moi me sauver dans une case avec elle...

Cette seule phrase fit sur madame Doliban une impression terrible. Elle se redressa avec un mouvement convulsif et, au lieu d'interrompre encore la négresse, écouta son récit diffus et obscur avec une anxiété croissante.

« Petite Hortense être si gentille toujours ! maitresse être bonne, quoique vive souvent. Moi aimer beaucoup tous deux ; petite Hortense être un peu de couleur, puis maître à moi être de couleur aussi ; alors, moi dire aux noirs étrangers entrant dans la case que petite Hortense être esclave, fille d'amie de couleur à moi, et moi la mettre avec les autres, tandis que les autres être tués et brûlés, pauvres petits amours du bon Dieu ! »

— Comment ! comment ! s'écria madame Doliban se levant toute baletante, toute palpitante, les yeux enflammés, les mains étendues. Ma fille ! ma fille !... Tu dis que...

— Être emmenée dans les bois, dans une case à négres, répondit la vieille.

Madame Doliban poussa un cri perçant et s'évanouit.

On accourut et on la fit revenir. La vieille négresse, pressée de questions, acheva de raconter son histoire. Pendant que les nègres massacraient impitoyablement les blancs qui étaient tombés entre leurs mains, et, ainsi que l'avait raconté M. Larvaine, égorgèrent les enfants sous les yeux de leurs mères, la mama Marie avait caché la fille de M. de la Longuepierre. Pour ajouter plus de vraisemblance à l'usage qui devait la sauver en la faisant passer pour la fille d'une esclave militaire, elle la maria avec le fort de l'habitation.

Madame de la Longuepierre, que les scènes atroces dont elle fut témoin vivèrent de sa raison et de ses sens, ne put se douter de l'heureux hasard qui lui conservait sa fille. La vieille négresse ayant emmené cette enfant avec elle, au milieu des bois, l'ayant fait passer pour la fille d'une esclave, rien ne put faire retrouver sa trace. Tout le monde dut croire qu'en effet elle avait péri. Le désespoir et le délire de sa mère en étaient la preuve évidente.

Mais qu'il était devenu cette enfant ! La mama Marie ne lésait pas positivement elle-même. Elle avait été fort embarrassée de sa bonne action, que ses compatriotes lui eussent fait payer cher sans doute s'ils l'avaient découverte. Elle ne savait comment rendre la petite Hortense de la Longuepierre à sa famille. Elle apprit enfin que cette famille n'existait plus. Madame de la Longuepierre, privée de sa raison, avait été embarquée pour la France. Tout le monde la croyait morte. Que faire alors de cette enfant ? La vieille négresse craignait que si elle était découverte, elle ne fût dévouée à tous les contes qu'elle avait successivement inventés pour tromper les nègres ne fussent punis ; cette petite fille lui était donc, dans son dénuement, un pesant fardeau, un sujet perpétuel

de crainte. Elle s'en débarrassa en inventant une fausse nouvelle. Elle rencontra M. Doliban le corsaire, et la lui donna comme sa nièce. C'était moi !

« Vous ! m'écriai-je ? »

— Moi-même. J'étais fille de M. de la Longuepierre. C'est ainsi que j'ai les yeux bleus, lorsque la petite Doliban les avait noirs ; c'est ainsi que j'ai du sang de couleur, tandis que les Doliban n'en avaient pas... Et vous concevez dès à présent l'effet de cette révélation. Cette ennemie, cette fille perdue que madame Doliban venait de chasser honteusement, c'était sa fille ! cette fille chérie dont la perte avait empoisonné son cœur. C'était à mon ombre qu'elle venait de me sacrifier !

Elle tomba sans connaissance une seconde fois.

A peine eut-elle repris ses sens, que, sans rien écouter, pâle, égarée, hors d'elle-même, elle se précipita sur mes traces...

C'est là ce que je vous annonçais. Tel fut l'incident qui me tira de cette situation pénible dans laquelle m'avait plongée la perfidie de Rose. M. de Valdesis, éclatant enfin, avait voulu renvoyer mon fidèle Bernard. Je lui ordonnai de rester. Le brave postillon, qui détestait instinctivement M. le comte, avait fort mal reçu ses menaces, et déclara qu'il m'obéirait avant tout. Le comte avait voulu se déclarer ; Bernard lui répondit fort cavalièrement et, avec cette étonnante dilté qui avait le secret, lui dit qu'il ne le connaissait pas, qu'il connaissait fort bien mademoiselle Cécile Doliban, nièce de M. Doliban, négociant, rue du Sentier, 9, qu'il l'avait amenée dans cette auberge, et que, puisque mademoiselle Doliban lui ordonnait de rester, il resterait. Que si M. le comte déplaçait à mademoiselle, ce n'était pas sa faute, qu'il s'en moquait pas mal ; que mademoiselle disait à M. le comte de se en aller, et que si M. le comte voulait rester de force, lui, Bernard, le ferait sortir de force, par la porte ou la fenêtre, au choix.

La dispute en était là. M. de Valdesis, exaspéré, avait appelé son domestique qui me paraissait tout disposé à garder une neutralité prudente devant les poings redoutables de Victor Bernard. Le brave postillon relevait déjà ses manches, et menaçait d'appeler à son tour les palefreniers de l'auberge pour l'aider à donner une leçon de politesse à ces messieurs. Je m'étais blottie dans un coin, toute tremblante de ce tapage, lorsque tout à coup une voiture entra, brida abattue, dans la cour, et madame Doliban, suivie de la négresse, s'élança dans la chambre, en criant comme une folle : Ma fille ! ma fille !

Je ne savais encore ce que cela voulait dire. Je me hasardai à sortir la tête d'entre les rideaux... Elle me vit et courut à moi, me serra dans ses bras et s'évanouit.

« Oh ! c'est elle, c'est bien elle, maitresse à moi ! s'écriait la vieille négresse. Être ses yeux ! moi, l'avoir reconnue tout de suite ! »

Je vous ferai grâce du reste, continua madame de Lisbène. L'explication de ce fut ni longue ni difficile. Je portais sur moi-même les titres de ma naissance. Elle me reconnut, mais la secousse avait été si vive, que je la laissai perdre ma mère en la retrouvant. Malgré sa faiblesse, elle voulut partir sur-le-champ avec moi. Moi-même je n'étais pas fâchée de quitter cette abominable auberge. A peine de retour à Paris, madame Doliban se trouva si mal qu'il fallut appeler le médecin. Dieu merci, nous parvîmes à la sauver de cette dernière crise que lui avait causée l'amour maternel.

« Et M. Doliban ? demandai-je. »

— Oh ! pour lui, j'avais déjà pris l'habitude de l'appeler petit père ; il n'y eut donc rien de changé entre nous. Quant à Victor Bernard, vous savez que c'est le nom de mon intendan. La mama Marie est morte chez moi, presque centenaire.

« Et pour en revenir à ce que je vous disais en commençant, vous voyez que j'ai failli payer cher l'expérience que j'ai acquise. Ne pourrions-nous à l'extrême, mon jeune ami, car ainsi que l'a dit un poète moraliste du siècle dernier :

La modération est le trésor du sage. »

D. FABRE-D'OLIVET.

Physiologie du jeu de dominos.

I.

L'origine du jeu de dominos se perd dans la nuit des temps, et il est désormais hors de doute que c'est à ce jeu que Mercure joua contre la Lune la fameuse partie où il lui gagna chaque soixante-dixième partie du temps qu'il eût éclairé l'horizon — de là, comme on sait, les cinq jours supplémentaires ajoutés aux trois cent soixante qui forment l'année. — Selon les uns, c'est Palémède, l'illustre Palémède lui-même qui inventa le jeu de dominos, en s'amusant, et pour se reposer de sa grande invention du jeu des échecs ; selon les autres, il faudrait attribuer cet honneur au peuple des Lydiens, lesquels eussent les premiers mis au monde la merveille du double-six. Mais quels que soient les inventeurs, Palémède ou Lydiens, Lydiens ou Palémède, c'est une difficulté, non moins grande que celle de l'origine, que de savoir d'où provient ce nom même de dominos. Nous aurions ici besoin de l'admirable pénétration de certains antiquaires. Vous savez, ou vous ne savez pas comment ces habiles s'y sont pris pour nous faire découvrir l'origine du mot de tri-act : « Co jeu, disent ils, est ainsi nommé parce que sur la table ils jouent le cornet font tri, et qui roulat ensuite sur la table ils ressemblent à Tri d'abord, puis trac ; tri-act ; tri-act ; tri-act ; tri-act... » Pour être dignes d'entrer dans la docte compagnie, nous estimons de même que le jeu de dominos a reçu ce nom de ce que le joueur qui gagne la partie avait l'habitude, chez les Romains, — qui possédait à fond la théorie et la pratique de ce beau jeu, — de dire, dis-je, l'habitude de s'écrier en son idiole : dominor, je domine, je triomphe, je gagne ; d'où, par corruption, domino. Les verbes appelés déponents

(1) Voyez le Dictionnaire des Jeux, ceci est textuel.

ayant presque tous repris la forme active aux jours de la décadence latine. — Voilà donc ce que l'on sait de plus positif sur l'histoire et le nom du jeu de dominos; la science malheureusement en est réduite sur ce point si important, comme sur beaucoup d'autres, à des conjectures plus ou moins ingénieuses, mais qui lui font toujours honneur.

Joubilais un fait bien remarquable dans les annales du jeu de dominos, un fait qu'on ne saurait mettre en doute, car il est attesté par un personnage grave. — Pachelius Justin, célèbre médecin flamand, rapporte dans son livre qu'un joueur qu'il connaissait, imitant ce fameux Jean Zisca qui avait ordonné que sa mort fût à partir un tambour, légua la sienne pour couvrir un dernier, et les os pour faire un jeu complet de dominos. Ce qui fut religieusement exécuté. Mais, au bout d'un certain temps, le dancier s'usa, les dés s'égarèrent; il ne resta plus du défunt que deux ou trois dominos, lesquels, par ordre de la police de Flandre, furent mis en terre sainte.

II.

Le jeu de dominos n'est pas ce qu'un vain peuple pense... D'abord, au point de vue social, les dominos même, je veux dire les dés, nous d'un côté et blancs de l'autre, que vous connaissez, ont acquis une importance sérieuse que les anciens, plus jaloux du plaisir que de l'utilité, ne semblent pas même avoir soupçonnée. La société moderne, éminemment utilitaire, sait tirer un parti profitable de tous les objets les plus inutiles en apparence, et, s'il faut en croire le diable au tour de *Jérôme Paturot*, les philanthropes du jour se servent avec avantage des vieux jeux de dominos pour faire leurs soupes économiques!

En second lieu, et philosophiquement parlant, le jeu de dominos, devenu chez nous presque universel, exerce sans doute une grande influence sur les mœurs françaises. De *Tristes* que nous étions jadis, nous voici maintenant graves et sérieux; la gaieté française, qui avait résisté aux échecs et au whist, se trouve sérieusement menacée par les dominos; tôt ou tard prévaut contre elle le double-six. — Une tenue d'états, disait La Bruyère, on les chambres assemblées pour une affaire très-capitale, n'offrent point aux yeux rien de si grave et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent un grand jeu: une triste sévérité règne sur leurs visages; impacables l'un pour l'autre, et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnaissent plus ni maisons, ni alliances, ni naissance, ni distinction... Voilà le portrait tracé de la main du maître; un million de Français, au moins, peuvent chaque jour voir offrir les originaux de cette peinture, un million d'êtres ultra-civilisés, qui se sont volontairement voués aux six, cinq, quatre, trois, deux, as et blanc!

Mais le reste du tableau de La Bruyère ne s'accorde plus avec les joueurs de ce grand jeu. Le hasard seul, ajoute le moraliste, aveugle et farouche divinité, préside au cercle, et y décide souverainement... Parler du hasard devant un habitué aux dominos, c'est lui faire un affrontement. Le hasard est son ennemi personnel, ennemi terrible, sans doute, mais digne pourtant du mépris le plus profond. En essence, s'il vous plaît, qu'est-ce que le jeu de dominos? La lutte acharnée de l'adresse, de la science contre l'imbecille hasard; ou, pour mieux dire, la domination certaine de l'habileté, toujours maîtresse d'elle-même, sur « l'aveugle et farouche divinité ». Tout le secret, toute la séduction du jeu est là; le vulgaire ne s'en doute pas, qui croit naïvement qu'il faut se borner à mettre six après six et cinq après cinq. Quelle innocence!... « Les jeux de hasard, dit Montesquieu, nous intéressent particulièrement, parce qu'ils nous présentent sans cesse des événements nouveaux, prompts et inattendus. » L'imprévu, le divin imprévu, comme on l'a nommé, voilà le plus grand plaisir de ces jeux, où le hasard domine; chaque coup est une surprise nouvelle du sort. Les jeux savants, au contraire, ne laissent rien à la fortune; par tant, tout s'y peut prévoir à l'avance, et l'imprévu n'y paraît point sans tristesse, parce qu'il est produit toujours par la maladresse ou l'inhabileté du joueur. Mais la supériorité incontestable du jeu de dominos se marque précisément par le mélange unique du prévu et de l'imprévu; l'adresse y prévoit tout, la fortune y déjoue toutes les prévisions; le sort y fait paraître ses plus grandes bizarreries, et le talent parvient presque à y régler ces inégalités et ces vicissitudes du dieu hasard, — lequel, ô merveille! se trouve à la fois vainqueur et vaincu, moqueur et moqué!...

III.

Le désir de gagner qui nuit et jour occupe
Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On se laisse aller à l'erreur, à l'aveugle,
On finit par être fripon.

Sans être un détestable flateur, on peut bien rendre au jeu de dominos ce témoignage de sincérité et de probité, que mériteraient si peu d'autres jeux. La fortune ne s'y laisse pas corrompre comme ailleurs, les prestidigitateurs y perdent leur latin, et les mains crochues sont prises siôt sur le fait que ce n'était vraiment pas la peine de tenter le mal. — Là la confiance philosophique du joueur de dominos, sa quiétude parfaite, vis-à-vis des dés bien entendu; car, vis-à-vis de la fortune, c'est un lion, un lion déclinant, et la passion qui l'amine contre son adversaire est d'autant plus grande, qu'il est sûr d'avoir affaire à un joueur honnête; cette ressource, commune aux joueurs de cartes, lui est enlevée de pouvoir se consoler de sa perte en soupçonnant qu'on l'a triché; ici le gain est loyal, la perte légitime, et il faut que le perdant vuisse sa fureur ou la maclie amèrement. — « La plupart des joueurs, dit un philosophe, digèrent les injures comme Mithridate digérait les poisons. » C'est aux joueurs de dominos que cela s'adresse le mieux; — et, sans doute, à la seule façon dont ils s'injurient les uns les autres, on reconnaît tout de suite que c'est une partie entre honnêtes gens. Les fripons portent respect à leurs dupes et se vengent réciproquement.

IV.

Il y a beaucoup de gens au monde qui n'entendent point parler sans rire du jeu de dominos; c'est pour eux une autre bonhomie comme le jeu de loto, et s'ils avaient un prix Montyon à décerner aux joueurs les plus candides, ils hésiteraient, je crois, entre ceux qui pratiquent les dominos et les partisans posthumes du vénérable jeu d'oeie. Ce que c'est que les préjugés! combien souvent l'on dédaigne à tort et l'on méprise aveuglément!... Tous les jeux, petits et grands, ont commencé par être ce qu'ils sont en essence, de pures puérilités, de trivols moyens pour accourcir les heures et tuer celui que les Anglais mélancoliques appellent l'ennemi commun, je veux dire le Temps. L'amour fait passer le temps, et le temps fait passer l'amour; nous savez cela, mais je n'ai eu tout de suite sur l'amour cet avantage marqué que si lui avait fait passer le temps, le temps ne réussissant point à le faire passer comme l'amour. On est joueur jusqu'à la fin, et les années échanflent encore cette passion du jeu au lieu de la refroidir; — témoin ce vieux gouteux, dont parle Horace, — qui ne pouvant plus se servir de ses mains, et toujours consumé par le désir de jouer, entretenait un esclave pour ramasser les dés et les mettre dans le cornet. — Ainsi, tout de suite, une extrême passion s'y mêlant, les jeux perdirent leur caractère d'amusement et d'enfantillage, pour devenir de graves affaires, après desquelles souvent toutes les autres ne sont comptées que comme bagatelles. Même dans la barbarie, le jeu des origines fut une fureur; les Indiens jouaient, dit-on, jusqu'à aux doigts de leurs mains et se les coupaient eux-mêmes pour s'acquitter. Les jeux furent donc prisés partout au degré de passion qu'ils excitaient; et les âmes très-sérieusement, puisqu'on y livrait sa fortune et sa vie, on les détesta plus sérieusement encore, puisque les gens raisonnables y voyaient la ruine des familles et celle des mœurs. Bref, le jeu, à cause même de sa pernicieuse influence, dut être compté au nombre des choses les plus sérieuses de notre pauvre vie.

Mais, si l'état qu'on fait d'une chose est au prix de l'action que cette chose exerce sur notre âme, si la valeur d'un jeu se mesure à la passion qu'il allume dans le sein des joueurs, quel jeu, je vous le demande, peut dénoter la préséance sur ces modestes dominos, que certains affectent de dédaigner, ou par ignorance ou par faux raffinement? Ce n'est plus seulement un goût, un amour, une passion, mais une manie fatale, une vraie manie de l'âme; le jeu de dominos, une fois qu'il vous tient, vous passe dans le sang, vous excite la bile, vous attaque le foie; tout le reste de la vie cède devant lui, tous les autres soucis marchent à sa suite; on n'est plus ni père, ni citoyen, ni artiste ou bourgeois, ni boutiquier, ni rentier, on est joueur de dominos, voilà tout. Le cerveau se trouve réellement fêré du double-six; le jour, la pensée des dés vous obsède, la nuit, votre sommeil est plein de visions blanc et noir; la porte d'ivoire et la porte de corne ne vous envoient que des images de: six partout et comptons!... Et les fureurs, — nous en avons déjà parlé, — et les haines atroces qui s'engendrent autour de ces bienheureux dés, et les transports de joie, et les mouvements de toutes sortes que la perte ou le gain communiquent à l'esprit, les vanités insupportables, les railleries amères, les défis, les bravades, les provocations, les prises de corps, les mêlées générales, etc., etc. — Voulez-vous de la passion, en voilà, et de la plus chaude, je vous jure.

Il y avait, une fois, dans certain café du boulevard, dominos renommés pour la supériorité de ses joueurs de justice, et la vicacité de leurs parties; ils aient, dis-je, parmi ces fideles d'élite, deux ennemis intimes, ennemis de jeu s'entend, devenus irréconciliables par les coups sans nombre qu'ils s'étaient portés l'un à l'autre les dés à la main: tous deux avaient un talent incontesté, tous deux une passion égale pour les dés, auxquels ils sacrifieraient le temps sans compter, quoiqu'ils fussent horlogers de profession. Les autres joueurs du lieu, doutés, à ce qu'il paraît, de quelque imagination factieuse, les avaient surnommés, à raison de l'état qu'ils exerçaient tous deux et de leur différence de taille, l'un La Grande-Minute, l'autre La Petite-Minute. Or, il advint, un jour, — ceci est de l'histoire, croyez-le bien, — il advint, dis-je, que La-Grande-Minute, devant une assemblée nombreuse de forts joueurs, se récria violemment sur un coup que venait de faire La-Petite-Minute, et se servit de plusieurs termes injurieux, sans compter celui de ganache, vingt fois répété. Offensé se leva, tout blême; il allait provoquer son ennemi à une partie singulière; mais l'homme sonna, et l'horloger, fidèle, ce jour-là, à la voix du temps, se vit obligé d'ajourner sa vengeance. Du moins, à la face de tous les assistants, défia-t-il hautement La-Grande-Minute, qui releva son défi. Heure fut prise pour le lendemain matin; les conditions du combat, je veux dire de la partie, furent réglées d'avance, et de part et d'autre, trois témoins respectables, commissaires émérites, devaient figurer les juges du camp. Quelle nuit passa La-Grande-Minute? C'est ce qu'on ignore absolument, quoiqu'il soit à présumer que son sommeil, s'il dormit, fut fort peu tranquille. Quant à La-Petite-Minute, on sait positivement que des rêves horribles assaillèrent son chevet, des paroles confuses s'échappèrent de ses lèvres, et madame sa femme, l'horlogère, ne put maîtriser son effroi lorsqu'elle entendit le malheureux endormi parler de duel, d'heure prise, de témoins, etc. Plus de doute, il s'agissait d'un duel, d'un duel à mort: voilà des enfants en danger de perdre leur père et des montres leur horloger. Non, cet horrible combat n'aura pas lieu. Des l'aube, l'épouse corseuse se lève, enferme son époux à triple tour et vole avertir les magistrats. Cependant La-Petite-Minute se réveille en sursaut; il voit le jour déjà grand, il s'habille à la hâte; l'heure du rendez-vous approche: « Allons, et mangeons cette nation! » Hélas! la porte est fermée: le bouillant Achille se trouve prisonnier dans sa tente: il frappe, il crie, la maison reste sourde à sa voix, à ses coups; que faire?

mon Dieu! que faire? Voici l'heure; encore quelques minutes, et l'honneur sera perdu... Plus d'illusion! aux grands maux le grand remède. La-Petite-Minute ouvre la fenêtre, saute sur un toit, de ce toit sur un autre, pénètre dans un mansarde par la lucarne, — et le voilà dans la rue, un tèle, les pieds en pantoufle, l'œil hagard, la main furieuse. D'un trait il arrive au lieu du combat. L'ennemi était déjà, triomphant avec ses témoins du retard de son adversaire et jurant que celui-ci n'oserait pas venir. Mais le voici, par la mort! le voici! Les dés sont apportés, la partie s'engage, au milieu de l'attention la plus palpitante... Et lorsque l'horlogère arrive éplorée en compagnie du commissaire, elle trouve son mari dans les bras de ses témoins ivres de joie et d'orgueil. Il venait de renverser La-Grande-Minute sur la poudre par une *fermeture* inouïe, sublime d'audace, un trait de génie. Echees, brellans, tri, lansquet, où sont-ils les combats que vous avez vengés? Quels héros opposerez-vous à ceux-là? quelle palme à celle de La-Petite-Minute?

V.

Il faut avouer qu'il y a de très-proches ressemblances entre un joueur de dominos et un autre joueur du même jeu; tous les amateurs du double-six jouent à peu près comme un seul homme; c'est la même passion, les mêmes mouvements, les mêmes gestes, le même vocabulaire. Pourtant, à regarder attentivement, on reconnaît deux espèces dans le genre, deux variétés dans cette grande unité: le joueur classique et le joueur romantique, l'ancien et le moderne, le conservateur et le progressiste.

Le classique d'ordinaire a de l'âge et du poids; déjà il a fait sa retraite du commerce, il a pris ses quartiers d'hiver dans quelques bonnes rentes sur l'Etat. Voici de bien honnêtes années qu'il cultive les dés, et la fidélité qu'il leur a toujours montrée va se fortifiant. Passé maître, d'ailleurs, dans toutes les combinaisons du jeu, possédant à fond tous les coups imaginables, ayant tout vu, tout éprouvé, mais ne connaissant rien que la règle, la règle pure et stricte: point d'agrément, point de fantaisie, point d'innovations; il suit la loi religieusement, il marche sûrement dans la voie tracée par l'expérience des joueurs ses aïeux, il méprise tout ce qui s'en écarte et ne voudrait pas d'un succès acheté aux dépens de la règle. Mieux vaut cent fois perdre selon la formule que de gagner à tout prix, j'ai perdu... fais ce que tu dois, adieu que pourra. Périssent les dés plutôt qu'un principe! C'est du stoïcisme, ni plus, ni moins, transporté du domaine de la morale sur la table des dominos. — Ce vénérable joueur, calme, sûr de lui-même, vrai philosophe, joue d'une main ferme et posée, en toute occasion, il dé l'autorité; ce que le hasard a voulu se plaise à le vexer, que la fortune contraire déroute ses calculs les plus certains, les plus sagaces, il hausse les épaules, voilà tout, et se contente de dire avec un grain d'amertume: « Le hasard est contre moi; cela prouve seulement que le hasard ne sait pas jouer aux dominos. »

N'allez pas croire pourtant sur ce portrait que notre classique ait toujours le sourcil froncé, le regard dur, la mine refroidie, comme le rebarbattit Crispinus, disciple du farouche Zénon. Non, la philosophie des dominos est plus humaine, sans être plus molle que celle des antiques stoïciens. Ce joueur imposant, dont nous parlons, tempère sa gravité par une dose de gaieté douce, de jovialité modérée et contenue, dont les accès, un peu monotones peut-être, ne troublent jamais le recueillement des autres joueurs, ni l'attention sérieuse de celui qui s'y livre. Ce sont surtout les dominos eux-mêmes que cette gaieté a pour objet: le joueur bienévolé déride de temps en temps le front trop sévère de la partie en appelant à demi-voix les dés par ces agréables surnoms, qui leur appartiennent déjà depuis des siècles, et que toute l'imagination des dilettantes a pas encore su renouveler: un blanc, blanchiment; un as, astico; un six, ciscan fin; un quatre, quatre de Russie; double-six, la grosse tête; double as, les deux cocottes, etc. — Tout un répertoire comme au jeu de loto. — Innocentes réjouissances, qui ajouent, ce semble, beaucoup au charme de la partie, familiarités touchantes du vieux joueur vis-à-vis de ses amis, qui lui ont donné tant de plaisir déjà, — sans parler de la prime!

Un dernier trait pour achever de peindre notre conservateur, que les insolents qualifient de perqure: — en général, il est peu aimé des autres joueurs, parce qu'il a toujours en main le double-blanc!

À côté de cette figure honorable se dresse celle, plus vive, plus hardie, du joueur romantique, l'homme du progrès, le novateur, l'opposant, le révolutionnaire des dominos. Celui-là est jeune encore, le sang coule à gros bouillons dans ses veines, et il apporte à ce jeu si pacifique les passions guerrières d'un âge ami des combats. Sa façon de jouer est étrange, violente, inconstante; on le voit tantôt raffiner sur la règle, tantôt se livrer les yeux fermés au caprice du hasard; son plaisir et son art est de déronter ses adversaires par ce qu'il nomme complaisamment des dés d'opposition. A vrai dire, son opposition lui coûte souvent très-cher; mais il se console de sa perte en se vantant d'avoir tenté des coups nouveaux, d'avoir découvert des péripiétés tant à fait inconnues avant lui; c'est le Gana des dominos; il vogue sans cesse à l'aventure et double périlleusement le cap des Tempêtes.

Vous jugez bien que le caractère du joueur doit être en rapport avec l'étrangeté de son jeu: incéle, violent, broutillon, — s'il perd, il fait de éclats terribles contre ses adversaires, il les narque, il les insulte à cause de leur bonheur, il prend surtout à partie la fortune traître-se, il jure que le sort nourrit contre lui une haine particulière, et lui fait payer bien chèrement au jeu les nombreuses faveurs dont il ne cesse de le combler auprès des belles. Bref, quand les dés lui sont contraires, il faut croire réellement qu'il est ensorcelé; tous les exorcismes du monde sont impuissants à le déposséder du malin esprit qui le harcèle et le vexote sous la forme obstinée du double-six.

Ze fais avant le zeu le signe de la croix,
Et si ze n'ai jamais pu gagner une fois.

Tel était le scandaleux zéaïement d'un ancien joueur de même superstition, même impiété, même guignon...

Mais que cette inimitié du hasard se démente, qu'un rayon d'heureuse chance vienne luir tout à coup, — comme un sourire au milieu des larmes, dit De-lille, — c'est alors qu'il faut voir notre homme. Quels airs triomphants ! quelle pétulance satisfait ! comme il est gouguenard, comme il fait le ridicule et l'agréable. Tous les dés recevant un petit nom de plaisance, un petit sobriquet divertissant : le double-

six, c'est la carte à payer : le six-cinq s'appelle un fichu drôle ; le double-blanc, M. Monthyon, etc., etc. Tout en posant ses dés, l'heureux joueur fredonne un air de romance

ou de grand opéra : « Quatre partout ! — Mon amour, mon amour l'est rendu. » Si l'adversaire s'impatiente de ce fredon, on lui répond par un vers de M. Victor Hugo : « Va, nous le ferons de belles funérailles. » Pour dire que l'on boude, on imite le chant des oiseaux, le gloussement de la poule ou le rugissement des bêtes féroces ; l'on s'écrie : Du veau ! ou bien comme Bilboquet : « Je vas me promener aux Champs-Élysées. » Que vous dirai-je enfin, c'est inépuisable, intarissable et insupportable. Le joueur classique, fatigué de tout ce bruit, molesté par ces façons impertinentes, prétend que le romantique lui porte sur les cors comme font les approches du mauvais temps. Toute sa philosophie ne peut tenir contre un si fâcheux personnage : de temps à autre il



Physiologie du jeu de dominos. — La galerie.



Physiologie du jeu de dominos. — Les joueurs furieux.



Physiologie du jeu de dominos. — Les joueurs romantiques.

le rappelle à la pudeur, mais bien vaînement, et encore il s'expose à quelque repartie inconvenante : « Veuillez jouer, monsieur, plus posément. — Du veau ! seigneur ! — Comment du veau ?... — Je crois avoir dit du veau ! — Mochieul comment l'entendez-vous ? — Du veau ! et n'en parlons plus... » hélas !...

VI.

Nous laisserions cette esquisse incomplète, si nous ne dicions encore un mot de la partie par excellence, de la vraie partie de dominos, la partie à quatre. C'est la seule où se viennent engager les joueurs qui se respectent quelque peu. La partie à deux est une innocence ; du premier coup les deux jeux se trouvent comme à découvert, un chien savant jouerait cela tout aussi bien que le dilettante le plus consommé. La partie à trois laisse trop de prise au hasard ; tout y marche à l'aventure, par sauts et par honds, comme la danse de caractère. Mais la partie à quatre, voilà le grand jeu, le seul digne du talent, le seul où l'habileté se puisse reconnaître, où la triple règle exerce sa puissante influence : « Coupez, rendez, répétez. » — Le malheur de cette belle partie, c'est qu'elle a trop d'attraits ; les curieux abondent, une foule d'amateurs se presse sur les épaules des joueurs ; et souvent il arrive que la galerie, comme on appelle les as-



Physiologie du jeu de dominos. — Les joueurs classiques.

sistants, se rend tout à fait impertune par ses exclamations, ses avis, ses critiques. Il y a des gens, petites bourses avaticieuses, qui ne jouent jamais et toujours regardent jouer :

des reproches amers, parlés de véritables provocations et, je rougis de le dire, des prises aux cheveux !... He, comedia est !...

Algérie.

CÉRÉMONIE RELIGIEUSE EN L'HONNEUR DES VICTIMES DE SIDI-BRAHIM.

Bivouac de Djemmiâ-Ghazouat, le 29 mars 1817.

Monsieur le rédacteur,

La colonne de l'Onest, aux ordres de M. le colonel de Cotte, du 2^e chasseurs à cheval, a quitté son bivouac de Djemmiâ-Ghazouat le 1^{er} mars, emmenant avec elle M. l'abbé Suchet, du diocèse d'Alger, si honorablement connu dans l'armée d'Afrique. Après avoir salué en passant le célèbre marabout de Sidi-Brahim, elle est arrivée sur le mamelon où tombèrent les deux premières compagnies du 8^e bataillon d'Orléans et l'escadron du 2^e hussards. Des ossements et des vêtements épars çà et là dans les broussailles et les touffes de palmiers nous témoignaient encore de la lutte glorieuse qui nous a coûté tant de sang... Un sentiment indéfinissable de tristesse s'est alors emparé de tous ; on s'est répété les uns aux autres les divers épisodes de la glorieuse journée ; puis chacun en proie

à ses émotions est venu occuper sa place dans un carré formé ainsi qu'il suit : deux bataillons du 12^e léger, commandés par M. le lieutenant-colonel de Lamurre, formaient les deux premières faces ; quatre escadrons du 2^e chasseurs à cheval et un peloton du 2^e hussards aux ordres de M. le commandant Rame, occupaient la troisième face ; la quatrième face était formée par quatre pièces d'artillerie de montagne du 1^{er} régiment, aux ordres de M. le lieutenant Sazoni. Au-dessous de l'artillerie se trouvaient rangés en bataille un détachement du génie, un du 8^e bataillon d'Orléans, enfin des marins du port de Djemna. Au centre étaient groupés des officiers détachés de leurs corps, des membres de l'intendance, des officiers de santé, etc., etc.

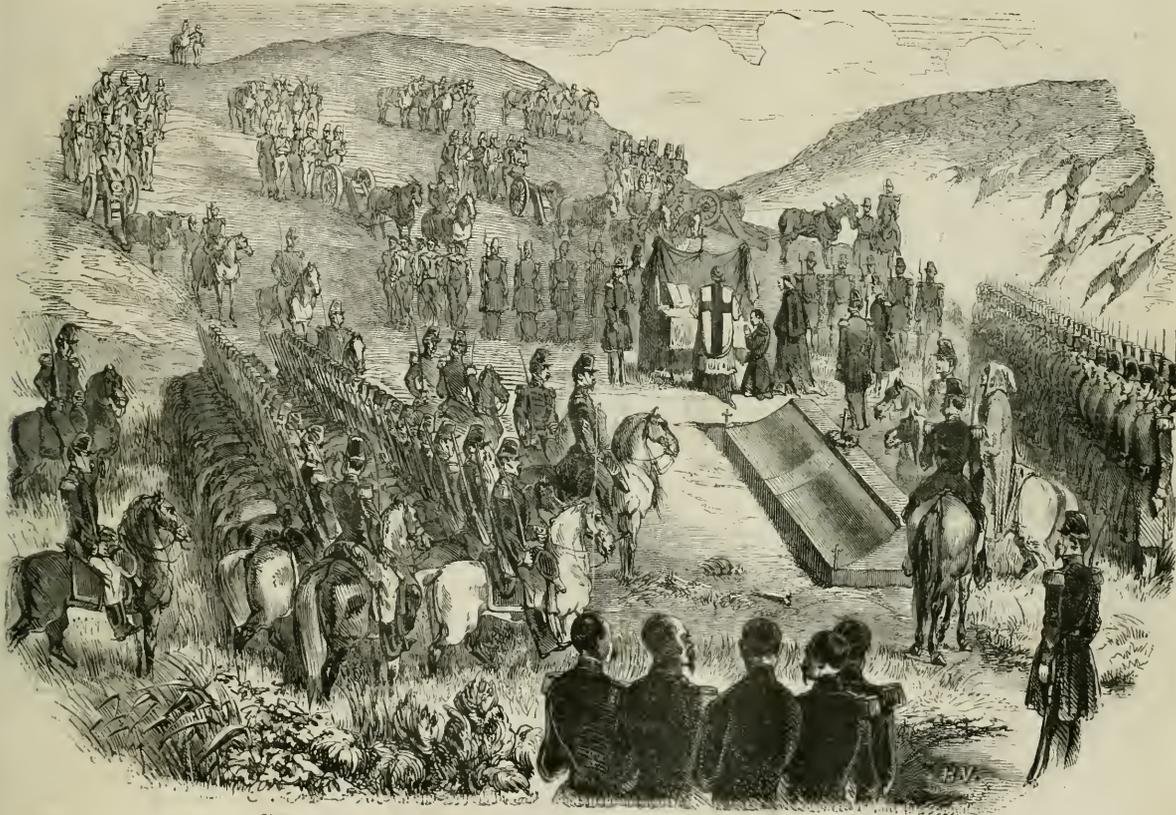
Un autel a été improvisé par M. le capitaine du génie Coffynne auprès de la fosse creusée à cet effet et par la colonne de M. le général Cavaignac, et le service divin a aussitôt commencé au milieu d'un silence religieux.

La messe achevée, M. l'abbé Suchet, se tournant vers son imposant auditoire, a pris la parole en ces termes :

« C'est là... voilà la terre arrosée de leur sang... C'est ici qu'ils tombèrent... voilà leurs ossements !

« Soldats français, vous le savez, quatre cents de vos camarades, conduits par l'honneur, poussés par un généreux courage, affrontèrent dans ce lieu même un ennemi dont leur ardeur méprisa le nombre... C'est ici qu'un carré de héros devint une enceinte de cadavres ! C'est là qu'une poignée de braves, menant la mort autour d'elle, cubita dans une charge impétueuse la nombreuse cavalerie des Arabes ! Chacun de ces bisous fut témoin d'un exploit... Chacune de ces pierres fut un lit d'agonie. Ils succombèrent sous le nombre, et le sublime cri de Waterloo fut leur mot de ralliement. Ils rendirent leur âme à Dieu, loin de la mère-patrie, sans recevoir les derniers adieux d'une mère, d'une sœur, d'une épouse peut-être ! ils moururent comme vous savez tous mourir, comme vous seriez morts à leur place, comme meurent enfin des soldats français.

« Ils sont là, et l'Arabe foule en paix leur tombe solitaire et sans gloire.



Cérémonie religieuse en l'honneur des soldats morts à Sidi-Brahim, d'après un dessin de M. Suzzoni, lieutenant d'artillerie.

« Déjà, sans doute, leurs frères d'armes sont venus leur rendre les honneurs militaires, et déposer ici, avec leurs regrets, des palmes et des couronnes. Mais il manquait à ces nobles dépouilles un dernier honneur, le plus sublime de tous, celui que rend aux chrétiens la religion qui imprime sur ses œuvres le cachet de l'éternité... et c'est ce devoir sacré qui nous accomplissons ensemble.

« Ce ne sont point de stériles regrets ni des couronnes qui se déposent que nous venons déposer en ce moment sur la tombe de ces braves. C'est l'auguste victime immolée pour le salut du monde que nous venons d'y faire descendre. Nous avons demandé au Dieu des armées, au nom du sang de son fils, d'ouvrir à ces héros, à nos frères, la porte du ciel, et que leurs noms ne soient pas seulement écrits sur le marbre et le bronze, mais sur le livre éternel des élus. Oui, reposez en paix, braves officiers et soldats du 8^e d'Orléans et du 2^e hussards !... Et pourquoi n'espérions-nous pas que le Dieu clément vous a reçus dans sa grande miséricorde ? La valeur n'est-elle pas une vertu ? et qui nous dira le secret de la mort ? qui nous dira ce qui se passe dans l'âme du héros chrétien, dans ce moment suprême, lorsque, dégagé des illusions d'un monde qui lui échappe, à la porte de son éternité... au moment de paraître devant Dieu qui l'attend !... Alors le sentiment religieux, qui ne meurt jamais dans un cœur

français, se frémisse dans toute son énergie. Le doux et pieux souvenir d'une mère, d'une sœur, qui ont tant prié pour lui, appelle un repentir qui lui ouvrira le ciel. Et s'ils devaient encore quelque satisfaction à la justice de Dieu, le sang de la précieuse victime que nous venons d'épancher sur ces flammes expiatriques, en aura éteint les ardeurs.

« Maintenant que la renommée aille redire à la France que l'Église est venue répandre ses larmes, ses prières et ses bénédictions sur la tombe délaissée des héros de Sidi-Brahim... Qu'elle le redise surtout à cette mère, à cette sœur, à cette épouse désolées... et leurs larmes couleront moins amères.

« Pour nous, messieurs, félicitons-nous de l'acte religieux et solennel que nous venons d'accomplir ensemble. La France en sera reconnaissante.

« Cet acte aura aussi un heureux retentissement parmi ces fiers musulmans, que vos armées ont vaincus, mais non encore entièrement soumis. L'Arabe croyant et aguerri combat et redoute votre valeur, il admire et bénit votre justice ; mais il demande encore avec inquiétude où est votre Dieu. Ils vous calomnient, Français. Qu'ils viennent, qu'ils contemplent le spectacle que nous offrons aujourd'hui au monde, et qu'ils osent douter de votre foi !

« Maintenant, recouvrons d'un peu de terre les restes glo-

rieux de vos frères d'armes. Plus tard, sans doute, lorsque des villes et des villages couvriront cette terre d'Afrique à jamais française, on élèvera à cette place un monument digne de notre grande nation, et le soldat viendra, comme autrefois les anciens preux, aiguiser son épée sur la tombe de ces héros, avant d'aller, s'il en était besoin encore, combattre et vaincre nos turbulents ennemis, si jamais ils osaient se présenter sur nos frontières. »

Après ce discours écouté avec recueillement, le génie a élevé à la hâte un mausolée en terre et en pierres ; l'abbé Suchet a récité les prières des morts et a béni le modeste monument. Nos soldats y ont déposé des couronnes de fleurs.

Après un court repos, la colonne a regagné son bivouac, et chacun est rentré sous sa tente, heureux d'avoir rempli un pieux devoir.

Les spectateurs de cette imposante et religieuse cérémonie en gardent longtemps le souvenir. Ils se rappelleront avec orgueil que, là où les vociférations de l'Arabe applaudissaient, en les insultant, à la mort d'une poignée de héros, ils sont venus en vainqueurs prier le ciel pour le repos de leurs frères, ont planté la croix sur la terre qui les recouvre à jamais, en jurant de mourir avec eux, et y ont porté sur leurs baïonnettes, en face et en défi du croissant, le christianisme, symbole de toute civilisation.

REVUE DES NOTABILITÉS DE L'INDUSTRIE.

Blanchissage du linge, APPAREILS DE MM. CHARLES et Ce, rue Fursiemberg, 5 et 7, près la rue Jacob.

12 machines les maîtresses de maison qui nous accordent leur confiance, que la Société d'encouragement pour l'industrie nationale a, dans sa séance du 20 janvier 1887, décerné sa grande médaille d'or... Ces appareils s'exportent partout... Des expériences publiques ont lieu tous les jeudis au siège de l'établissement.

Engrais Baronet (COMPAGNIE DES FAUBOURG-MONTMARTRE, 15, à Paris.)

Nous accueillons volontiers dans notre revue tous les renseignements qui nous sont venus sur la société des engrais Baronet. Nous ne doutons pas que nos lecteurs ne reconnaissent les progrès réalisés par elle sur les bases les plus loyales et les plus propres à inspirer une confiance générale.

Cette société est fondée depuis dix ans et constitue une commandite par actions, ayant pour acte de M. Baudier, notaire, à Paris, du 18 novembre 1846, pour une durée de 38 ans au CAPITAL SOCIAL de 4,500,000 FRANCS, divisé en 4,500 actions de 1,000 francs chacune, payables, savoir : un cinquième dans les mois qui suivent la souscription, un cinquième dans trois mois, un cinquième dans six mois, et les deux cinquièmes restants au 1er janvier de l'année suivante.

Associés FONDATEURS : MM. ARDOIN et Ce, rue de la Chaussée-d'Antin, 64.

MEMBRES DU CONSEIL ET FIDEJUTAIRES : MM le comte de Lamoignon, président du conseil général de l'Indre, président... M. Luchaire, banquier, à Paris; M. Luchaire, administrateur du chemin de fer d'Orléans à Bordeaux; M. Laurent, administrateur du chemin de fer d'Orléans à Bordeaux; M. Pelissot-Croué, banquier, à Tours; M. Grenouillet, propriétaire, ancien maître de forge, à Tours.

MEMBRES FONDATEURS : MM. Patureau (Théodore), banquier, à Châteauneuf; M. Luchaire (Victor), propriétaire, à Ennonville; M. de Lamoignon, négociant, président de la chambre de commerce de Tours; M. Laurent jeune, propriétaire; M. Luchaire, propriétaire; M. Vergne (H.), chimiste; M. Godard, négociant.

GERANT : M. Baronet, ancien notaire.

Aucune compagnie n'emploie une consommation d'engrais plus considérable que celle de la Compagnie des engrais. Pour autant aucun produit n'est d'une plus haute qualité que celle de la Compagnie des engrais.

La France a recours à l'étranger pour subvenir aux besoins de sa population.

Si elle ne produit pas la quantité de grains nécessaire à sa consommation, c'est parce que les terres arables lui manquent; mais ou est forte, faite d'engrais disponibles, d'en laisser une très-grande partie à centraliser la fabrication des engrais, on friche! Le n'est pas non plus que les engrais lui manquent, mais on ne les recueille pas. Ne sait-on pas que la France perd chaque année plusieurs millions de mètres cubes d'engrais, dont la majeure partie pourrait être facilement utilisée?

Dans un grand nombre de villes en France, les vidanges sont sacrifiées aux exigences de la salubrité; dans d'autres, elles sont employées d'une manière peu raisonnée. Si on calcule néanmoins que quatre-vingt villes de France, qui représentent cinq millions de population agglomérée, ont en moyenne trois cent mille mètres cubes d'engrais concentrés (suivant la statistique, cinq habitans produisent un mètre cube d'engrais); qu'ils suffisent pour fumer cent cinquante mille hectares, donnant, en moyenne, vingt hectolitres de bled par hectare, soit trois millions d'hectolitres, qui, à raison de 20 francs, font 60 millions par an; on verra qu'en donnant à la terre

deux millions de mètres cubes d'engrais on obtiendra vingt millions d'hectolitres de bled par an. Le déficit est donc annulé, et c'est de quinze millions d'hectolitres. Il est possible de produire ces deux millions de mètres cubes d'engrais, indépendamment des fumiers ordinaires, et de les employer à la culture.

Comprend-on que la France ait besoin pour vivre d'avoir recours à l'étranger?

Ces vérités ont été posées bien des agriculteurs, le sujet de graves réflexions, et ont amené des propriétaires à former une société pour utiliser, en France, toutes les matières excrémentielles de l'homme, les débris animaux et végétaux, les détritus et résidus de toute nature.

La compagnie Baronet a groupé dans ses mains toutes les matières utiles à la culture, et les a consacrées principalement à :

- 1° Éclaircir par trois systèmes les matières fécales;
2° Les détritus instantanément, avant et pendant l'extraction. Dans toutes les villes où la compagnie exploite ses brevets, on fait la vente par pendant toute l'année. Plusieurs municipalités l'ont défendue la nuit;
3° Empêcher la putréfaction des chairs des chevaux et autres animaux morts;

- 4° Solidifier les urines et les sangs des abattoirs;
5° Utiliser les résidus de toutes les usines;
6° Convertir le ton en engrais moudus, tels qu'engrais Baronet.

Pour fumer un hectare avec l'engrais Baronet, il suffit de deux mètres cubes, soit deux mille kilogrammes, coûtant 100 francs, et n'exigeant qu'un ou deux transports.

Pour fumer un hectare avec les fumiers ordinaires des fermes, il en faut employer pour au moins 500 francs, et il ne faut pas moins de trente voitures. L'engrais Baronet présente donc une économie de 200 francs et de vingt-huit ou vingt-neuf transports par hectare.

Des essais comparatifs ont prouvé, depuis deux ans, la supériorité des résultats obtenus par les engrais de la compagnie Baronet. Ils se vendent facilement aux agriculteurs; beaucoup ont mis récolte sur récolte, et les produits ont dépassé leur espoir; ils ont eu confiance. Ils savent que la compagnie a pris des mesures certaines pour en empêcher la falsification; elle a trois chimistes qui n'ont pas d'autre mission que celle de s'en assurer. Ces engrais sont vendus également à la vigne, aux légumes, à l'horticulture, aux marais, aux garanciers, aux prairies.

Il est plus riche que la poudre ordinaire. La poudre ne produit d'effet que dans les terres légères; l'engrais Baronet produit de l'effet dans les terres aussi longtemps que le fumer de ferme, d'étal-à-étal de deux à trois ans.

Aujourd'hui, la société possède trente fabriques d'engrais dans les principales villes de France; vingt autres seront en activité dans le courant de 1887. Les capitaux des sociétés exploitant les cinquante villes sont de 4 millions environ.

La Compagnie Baronet a moitié dans les bénéfices de ces opérations.

Elle étend ses ramifications à l'étranger; elle a traité de ses brevets pour la Sardaigne, les États romains et napolitains, la Lombardie, la Toscane. Elle est en voie de traiter pour l'Espagne, l'Égypte, la Saxe et la Bavière, où les brevets ont été obtenus des gouvernements.

Le produit de toutes ces opérations appartient aux actionnaires. La compagnie se tient à donner aux souscripteurs tous les renseignements désirables sur les bénéfices qu'ils produisent cette industrie. Elle prouvera qu'ils ont dépassé 2 millions par an.

C'est dans cette grande pensée de fabrication d'engrais, pensée opportune et nationale en présence des récents événements, que cette Société, afin de compléter son organisation dans toutes les villes de France, y compris Paris et la banlieue, s'est constituée en commandite par actions, au capital de 4,500,000 francs.

Chaque action de 1,000 fr. donne droit : 10 à un intérêt fixe de 5 00, payable par semestre; 20 au remboursement préalable avant tout partage de bénéfices; 30 au droit de jouissance après l'amortissement du capital.

La qualité des engrais Baronet, la manière de les fabriquer, les succès déjà obtenus, le nombre de croix que le remboursement des capitaux effectués promptement et que chaque actionnaire remboursé se sera assuré un revenu important.

Les actions ont été émises au siège social, Faubourg-Montmartre, 15, où l'on peut prendre connaissance des statuts et obtenir tous renseignements.

La souscription est également ouverte chez les concessionnaires de la Compagnie générale des engrais, dans les villes et étals désignés, savoir : à LYON, MM. Giron et Ce, rue de Cordeliers, 92; à MARSEILLE, MM. Falcet et Ce, rue de Rome, 58;

SAINT-ÉTIENNE, MM. A. Duboy et Ce, rue Boileau, 8; TAUNUS, MM. Tatin et Ce, rue de la Sclaterie; BESANCON, M. Allard aîné, rue de Buffault; THOUVENOT, M. Thiéry, place de la Préfecture, 46; CLEMONT-FERRAND, M. Banneville, place de Lille, 18.

NEVERS, MM. Monigot-Farinet et Ce; BOURGEOIS, MM. Rabier et Ce, rue des Arènes; MONTAUBAN, M. Labrière, faub. de la Chapelle, 40; LE MANS, M. Vergue-Lacoste, aux Evéclies; ORLÉANS, M. Biol, rue de la Clouterie, 22; POITIERS, MM. Montel-Hugnot et Ce, Faubourg de la Tranchée;

ROCHEFORT, M. Arène, rue Royale; RENNES, M. Horeau-Layrange, hôtel de Nantes; NANTES, M. Valentin et Martin, à Pléneris; AMIENS, M. Le Normand, rue Gressat; LIMOGES, M. Besse fils, négociant;

CAEN, M. Perrchon, boulevard Leroy; NIMES, M. Lagrange, aux Troussures; SAINT-MAUR, M. Aulnet jeune; ROUEN, MM. Ouvrard de Marigny et Ce, hôtel de France;

BORDEAUX, MM. Couraud et Ce, rue du Parlement-Saint-Pierre.

Les versements seront faits, à Paris, chez MM. ARDOIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 64; et dans les départements, chez MM. les banquiers qui seront ultérieurement désignés.

La C^o française du Phénix, ASSURANCE CONTRE L'INCENDIE, établie à Paris, rue de Provence, 30, est une des plus anciennes et des plus honorables compagnies à primes; son ordonnance d'autorisation remonte au 1^{er} septembre 1819.

Son Conseil d'Administration, dans lequel sont encore compris les fondateurs de la Compagnie, est composé comme suit :

MM. le baron VIGIER, lieutenant général, pair de France, président; DITTE, procureur d'arrondissement, pair de France; le comte DEBOSTON, général, pair de France; le comte DEBOSTON, propriétaire; BOURGAIN, avocat à la Cour royale; DELAISTRE, propriétaire; directeur, M. H. JOLIAT.

Le fonds social de la Compagnie, en numéraire et en rentes sur l'État, s'élève à... 4,000,000 fr. Le réserve au 31 décembre 1886, 2,400,000 fr. 65 centimes à recouvrer... 43,271,077. 07.

Total en portefeuille et en caisse 18,851,987. 72

Qui se prouve par-dessus toutes les garanties réelles et positives de cette Compagnie, et la faveur dont elle a toujours joui, c'est la masse énorme de sinistres qu'elle a payés depuis le 1^{er} septembre 1819, et qui s'élève à la somme de 11,241,501 fr. 65 c.

La C^o du Phénix sur la Vie

est administrée par le même Conseil d'Administration et possède un capital de garantie de 4,000,000 francs, entièrement distinct de celui de la COMPAGNIE INCENDIE.

Ses opérations consistent :

1° EN RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES ou DIFFÉRIÉES, sur une ou plusieurs têtes, avec réversibilité de tout ou partie de la rente au profit du rentier survivant. À 15 ans, de 60 ans, à fr. 50 c. pour 100 fr.; à 70 ans, 42 fr.; à 80 ans, 44 fr. 80 c. pour 100 fr.

2° EN ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, temporaires ou pour la vie entière, dont le but est, moyennant une faible prime annuelle, de garantir à sa famille ou aux personnes auxquelles on s'intéresse un capital qui peut être décuplé, centuple de la somme versée.

Ainsi la Compagnie a payé en 1886, aux héritiers de défunts survivants, qui n'avaient payé qu'une seule prime :

MM. C., du Locle (Suisse) 20,000 fr. cc.
A., de Nismes 40,000 »
C., de Lausanne 2,500 »
Le docteur B., de Paris 50,000 »
C., de Chalons 1,902 »

Total des sinistres payés 64,902 »

EN ASSOCIATIONS MUTUELLES SUR LA VIE, dont la durée au 1^{er} janvier 1886 était de 8, 12, 16 et 20 ans. Les souscripteurs survivants dans ces associations obtiennent, au terme de la Société dont ils font partie, un capital formé : 1° de tous les versements immédiats ou annuels des souscripteurs inscrits depuis le commencement de la Société; 2° des intérêts que ces mêmes capitaux auront produits;

3° des intérêts des sommes tombées en déchéance. La clause de Sans compte 10 souscripteurs pour un capital de 100,000 francs, a été appliquée :

Table with 3 columns: Number of subscribers, Capital, and Interest. Values: 12 - 975 - 409,396 65; 16 - 303 - 298,175 24; 20 - 200 - 415,980 91; 827 - 1,515,592 57

La Musique mise à la portée

DE TOUT LE MONDE, par J. F. FÉTIS père. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée, publiée en 12 livraisons in-8° à 50 centimes, par M. BIANDUS et Ce, successeurs de SCHLESINGER, éditeurs de musique, 97, rue Richelieu.

L'exposé le plus simple et le plus lumineux de toutes les parties de cet art.

Le souvenir que nous avons gardé de ce livre à sa dernière édition, la haute idée que nous nous faisons de celle-ci les quelques écrivains qui ont été par nous, nous permet de recommander cet ouvrage à nos lecteurs comme une véritable encyclopédie musicale et l'expose le plus simple et le plus lumineux de toutes les parties de cet art.

Objets d'art

EMBALLAGE D^o précieux et fragiles, union COLEL, place du Louvre, 8. M. Colel, dont nous avons parlé dans notre numéro 6 mars dernier, nous communique un lettre que lui adresse M. PRADIER pour lui annoncer la bonne réception de lui-même et de sa famille par ses procédés, et par laquelle il donne son approbation complète de ce nouveau système perfectionné pour l'emballage des grands groupes en marbre et l'assurance de son exécution parfaite.

M. Horace Vernet a également adressé à M. Colel une lettre par laquelle il lui témoigne sa satisfaction pour les compléments de ses emballages, et lui présente le résultat de ses essais pour son système d'emballage avec chéssis métallés perfectionné pour les cadres à ornements de grande taille; 2° pour les cadres à couleurs, les tableaux des grands groupes, et dont la perfection est complète. M. Colel a été félicité de nouveau M. Colel pour les ingénieux procédés d'emballage qui protègent si bien les œuvres des artistes, et qui leur permettent de satisfaire aux exigences des douanes et autres, sans que les employes puissent rien découvrir, et qui, en fermant les caisses, disposent l'œil saffit pour apercevoir véritablement d'ôter seulement quelques vis.

Maison BARBEDIENNE, boulevard Poissonnière, no 30.

Papiers peints

La mission que nous avons acceptée de s'admettre dans nos revues que nous nous sommes vu d'ordre nous devient chaque jour d'autant plus facile à remplir que nos renseignements acquièrent plus d'exactitude et que nous sommes en mesure de nous en occuper. Pour la spécialité qui nous occupe, nous nous sommes vu d'ordre nous devient chaque jour d'autant plus facile à remplir que nos renseignements acquièrent plus d'exactitude et que nous sommes en mesure de nous en occuper.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui n'ont pas eu l'occasion de visiter personnellement la capitale si justement méritée de la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peut se faire avec le plus de perfection, et où l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de retrouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de toutes les nations, et particulièrement de ceux qui ont le plaisir de rencontrer dans le même établissement.

COMPLET. En vente à la librairie J. J. DUBOCHET, LE CHEVALIER et Ce, rue Richelieu, 60. COMPLET.

PRINCIPALES DIVISIONS DE L'OUVRAGE.

- Géographie physique et mathématique. — Physiologie du sol. — Métréologie. — Géologie. — Géographie humaine. — Zoologie. — Agriculture. — Industrie minière. — Travaux publics. — Finances. — Commerce et Industrie. — Administration intérieure. — Histoire naturelle. — Histoire de la France. — Géographie administrative. — Instruction publique. — Géographie municipale. — Population. — Ethnologie. — Géographie politique. — Paléontologie et Numismatique. — Chronologie et Histoire. — Histoire des religions. — Langues anciennes et modernes. — Histoire littéraire. — Histoire de l'architecture. — Histoire de la sculpture et des arts plastiques. — Histoire de la peinture et des arts du dessin. — Histoire de l'art musical. — Histoire du théâtre. — Colonies.

N. B. — A chacun des titres qui précèdent, il faut constamment ajouter ces mots : DE LA C^o EN FRANCE, afin d'être sûr de ces titres leur véritable sens.

UN TRES-FORT VOLUME IN-12 (en deux parties, 18 FRANCS; franco par la poste, 22 FRANCS, sur demande accompagnée de mandat; élégamment cartonné avec toile anglaise, 20 FRANCS.

Orné de plus de 300 gravures sur bois, de cartes et de planches colorées, et contenant la matière de 16 forts volumes in-8.

Imprimé en caractères nonpareils.



ERICARIS : La France, le véritable sol de Dieu. (Sculpture par King John.)

Le plus cher ouvrage après celui de Dieu. (Grottes. De pure bête et pierre.)

SCIENCE ET MODERNE

MORALE ET MATÉRIELLE

Ou Collection encyclopédique et statistique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle de la France et de ses colonies.

Modes.

Longchamp a manqué cette année à l'inauguration des modes nouvelles : des rafales de pluie, de vent et de grêle ont écarté de cette promenade la population décente, mais frileuse, qui la rend ordinairement si joyeuse, et les nombreuses personnes étrangères à Paris qui se pressaient dans les allées des

Champs-Élysées n'ont eu que le spectacle de cette multitude de petites voitures dans lesquelles on semble descendre plutôt qu'on monte, et qui ont remplacé depuis quelques années les équipages de luxe, dont l'élévation mettait si bien au point de vue de l'œil de l'observateur les toilichies recherches des leur



Costume d'enfant. Toque écossaise, pardessus en velours, caleçons garnis de broderies, guêtres en tricot. — Costume de jeune fille. Chapeau blanc orné d'une plume, corset en cachemire, colerette plissée fixée par une cravate. — Costumes de femme. Robe de soie rattachée par des boutons en rubis, chemisette à jabot, bonnet de linges.

mes qui donnent la mode : aussi est-ce avec peine que nous avons pu recueillir les costumes de jeune femme, de jeune fille et d'enfant représentés par notre gravure.

Ce n'est donc pas à Longchamp qu'on a pu trouver la mode ; il a fallu, nouveau Christophe Colomb, la découvrir :

Pour les étoffes, dans l'exposition (cela maison Delisle offre depuis quelques jours à sa riche clientèle, dans les immenses galeries de l'Hôtel Sainte-Anne, remplies des plus beaux produits des fabrications françaises :

Pour les filets de robes, de manteaux et de mantelets, dans les ateliers de mesdames Camille, de Latour, etc. ;

Et enfin pour les coiffures, dans ceux des magasins et salons de nos modistes renommées qui n'ont pas craint de montrer de suite leurs nouveautés, que d'autres, comme Alexandrine et Beautirant, ont eu devoir celer encore pour leur donner l'attrait d'un mystère dont il nous sera cependant prochainement permis de lever le voile.

Nous allons indiquer les résultats généraux de nos découvertes dans les diverses provinces de la mode :

Robes. — Le genre redingote prédominera encore, mais les basques et carreaux seront supprimés et les corsages se termineront par une ceinture ; les manches, pour les robes d'étoffes légères, seront justes par le haut et s'éclairciront un peu par le bas pour se réunir en fronces maintenues par un petit poignet ; les corsages de redingote seront plats ou fronces, selon que la taille sera plus ou moins bien prise et irréprochable ; la variété des garnitures sera telle qu'il deviendra impossible d'en décrire les mille caprices ; volants, biais, chiffrures, seront indistinctement employés ; cependant, pour le printemps, nous pouvons assurer la suprématie aux ruches fermant le corsage, y simulent des revers, pour s'évaser ensuite en tablier de chaque côté de la jupe.

Étoffes. — La vogue paraît assurée aux taffetas de mai à petits carreaux semés de fleurs ou à mille raies droites ou onduleuses ; les taffetas uni ou glacé, bleu, rose, vert, paille ou gracieux, sera également bien porté.

Mantelets. — Les couleurs claires et unies seront en grande faveur, et la dentelle sera employée à profusion sur ces vêtements de fantaisie.

Coiffures. — La coupe adoptée pour les chapeaux sera ronde et fermée du bas ; la calotte, ronde et peu haute sera placée plus droit que celle de l'année dernière ; la posse continuera à être assez courte des jones ; les branches de fleurs et même de fruits seront l'ornement obligé de toute coiffure jeune et coquette.

Parmi les magasins dont la position centrale attire l'attention nous citerons ceux de Lucy Hocquet, dans lesquels nous avons remarqué des pailles de fantaisie dont les dessins et la forme appartiennent spécialement à cette maison ; des pailles de riz dont la calotte, percée de crevés d'étoiles, est ornée d'un saule marabout nué et pendait sur la passe ; des capotes de crêpe, coupées de lames de paille de riz et coiffures d'une manière toute nouvelle ; des chapeaux de crêpe hankin, recouverts de biais de tulle et ornés de fleurs de la même nuance, et enfin le crêpe Mars, consacré spécialement à un chapeau dont la forme, garnie de petits bouquets de violettes et d'une lame de paille de riz formant ornement à la Marie Stuart sur la passe, était exclusivement réservée à la grande artiste qui, depuis longues années, avait patroné de sa clientèle la maison Lucy Hocquet.

Principales publications de la semaine.

SCIENCES ET ARTS.

Instruction pour le peuple. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables, 21^e livraison. Jardin fruitier. — Jardin potager. Traité 63. Sigae : A. Du BERTUL. In-8 de 16 pages. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

Premiers principes de médecine ; par ARCHIBALD BILLING. M. D. A. M. F. R. S. membre du sénat de l'Université de Londres, etc. ; traduit de l'anglais sur la quatrième édition, par ACHILLE CHEREAU, docteur en médecine. Un vol. in-8 de 580 pages. — Paris, Victor Masson.

HISTOIRE.

Géographie militaire de l'Europe ; par le colonel de RUONNER ; traduit de l'allemand, par L. A. USGER. Première partie. Un vol. in-8 de 443 pages. — Paris, Corréard.

L'ouvrage aura 2 parties d'environ 800 pages à deux colonnes.

Dictionnaire géographique, historique, administratif, industriel et commercial de toutes les communes de la France et de plus de dix mille hameaux qui en dépendent ; par A. GIRAULT DE SAINT-FARGEAU. Tome III (N^o 4 Z.) Fin de l'ouvrage. Un vol. in-8^o de 818 pages, avec 59 gravures. — Paris, Firmin Didot.

Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre, recueillis et publiés par JULES DELPEU. Tome 1^{er}. — Archives de la mairie de Londres, du duché de Lancastre, de la bibliothèque des avocats et de l'échiquier. (Première partie.) Un vol. in-8^o de 620 pages. — Paris, Dondy-Dupré.

L'ouvrage sera publié en trois parties.

— A une époque de mouvement et d'agitation, où tout s'improvise, on regarde comme prodigieux, et presque impossibles, les vieux patients de ces Bénédictins, qui y consacraient une vie entière et soutenaient l'existence de plusieurs religieux, écoulée dans le silence du monastère.

Toutefois, quelques artistes laborieux rappellent de nos jours, par des productions analogues, le génie du moyen âge. Parmi eux, on remarque un écrivain entomiste, M. V. Bouton, dont la réputation s'établit sur des manuscrits en écriture gothique d'une exécution parfaite. Nous avons sous les yeux, au titre de mariage qui, récemment sorti de ses mains, est d'une richesse et d'un goût admirables. On le dirait sorti des presses cellulées de Chelles, de Meilleraye ou de Jumèges. Le jeune auteur de ce volume s'est vraiment distingué dans la composition de ce bijou, ou la pureté du vélin est surpassée par l'éclat de l'or, la fraîcheur étonnante des couleurs. Toutes les pages, si noblement reliées d'albumures, sont parsemées de fleurs-d'ellis d'or sans nombre, symbole de tonne pureté, emblème de la Vierge. Une fois relié comme il mérite de l'être, ce livre de prix serait l'un des plus gracieux présents qui puisse figurer dans une corbeille de mariage.

On peut s'adresser, pour le voir, à M. V. Bouton, 146, rue Saint-Honore.

Les Salles de spectacle de Paris.

C'est une idée nouvelle, — chose rare, — et une idée heureuse que vient d'avoir et de mettre à exécution le directeur anonyme de la librairie Saint-Anne. Les Salles de spectacle sont des vues générales de l'intérieur des théâtres de Paris, gravées avec soin, d'après des dessins de M. Vigouelle, architecte, sous-inspecteur des travaux publics au département de la Seine, et coloriées un peu trop vite. Chaque planche, du format grand in-8^o et imprimée sur du papier-carton, représente une salle entière vue du milieu de la scène, c'est-à-dire les stalles d'orchestre, les loges, les galeries, le parterre et jusqu'au dernier amphithéâtre. Pour pouvoir se conserver à plat dans son enveloppe de carton, elle est divisée en plusieurs morceaux qui se montent en un instant comme les modes de la Physiché. Le manteau d'Arlequin, en s'ajustant sur la salle, lui donne la forme circulaire qu'elle doit avoir. La couverture de carton sert d'affiche et de guide. On y trouve réunis une foule de renseignements utiles, tels que l'histoire sommaire du théâtre, le nombre des loges, le prix des places au bureau ou en location, etc. Une salle colorée ne se vend cependant que 2 francs.

Les Salles de spectacle s'adressent surtout aux étrangers, à tous ceux qui, n'ayant pas le bonheur d'habiter Paris, désirent connaître ou se rappeler ses théâtres. Mais elles seront souvent utiles aux Parisiens. Desormais les maîtresses de maison pourront, en consultant leur petit modèle, faire leur budget, choisir elles-mêmes, sans quitter leur bonsoir, les loges les plus commodes et savoir d'avance où elles seront placées ; car chaque loge est numérotée et porte l'indication des places qu'elle contient et du prix qu'elle coûte, soit au bureau, soit en location, par année, par mois et par jour.

Ont paru : le Théâtre-Français, l'Opéra, l'Opéra-Comique et les Variétés. Les autres salles paraîtront prochainement.

Correspondance.

A. M. F. de B., à Villers en Argonne. — N^o 1. Tell perd Tell fils ; N^o 11. Tell père, Tell fils, ou tel père tel fils.

A. M. P. P., à Chateaubriant. — Cela changerait les conditions économiques de l'entreprise qui a été calculée dans la condition actuelle.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER PIÈCE.

Soyez bons pour les pauvres, tendez-leur la main, nourrissez-les.

ON S'ABONNE chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'étranger.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE FILS et Compagnie, rue Damiette, 2.